EN PHOTOS
La grande première de l'aventure *Odysséo* de Cavalia aura lieu mardi prochain. Avant-goût sur **cyberpresse.ca/cavalia**

BLOGUES
Ne manquez pas les commentaires de nos journalistes sur l'actualité culturelle au **cyberpresse.ca/arts**

ENTREVUE VIDÉO
À quelques jours de son spectacle au National, Jimmy Hunt livre quelques confidences à Marie-Christine Blais sur **cyberpresse.ca/hunt**

ARTS ET SPECTACLES

PETER QUANZ
CRÉER A TOUJOURS UN PRIX PAGE 3



DAVID GUETTA
DJ STAR PAGE 10



CLAUDINE MERCIER DE RETOUR

« MY GOD QUE ÇA VA MAL ! »

Après avoir perdu sa mère cette année, Claudine Mercier a surmonté sa peine et préparé avec passion son nouveau spectacle, *Dans le champ*. Affichant ce sourire et cette générosité qui ont fait sa marque, elle a, pour la première fois, invité un journaliste à passer une journée chez elle, à Saint-Bruno. *La Presse* a découvert une femme heureuse, qui a l'humour dans le sang.

› Un reportage d'Éric Clément à lire en pages 8 et 9

PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE



ARTS ET SPECTACLES **TÉLÉVISION**

Rime et châtiment



HUGO DUMAS
CHRONIQUE



PHOTO FOURNIE PAR RADIO-CANADA

Je suis sur le point d'abandonner définitivement la troupe d'*Ils dansent* à Radio-Canada. Vous aussi d'ailleurs, les cotes d'écoute ayant dégringolé sous les 200 000 téléspectateurs.

Le gentleman a renfilé son uniforme d'agent double et Christyna et ses propres agents doubles foutent le trouble à *Occupation double*: amis téléphiles, tous les signes concordent et pointent vers une seule direction. Laquelle?

D'abord, cette jolie introduction rimée s'arrête ici, car j'ai épuisé la banque de mots finissant en «ouble». Et si ces entourloupettes stylistiques se poursuivent ce matin, vous n'en aurez pas votre rouble. OK, rayez tout ça. Bref, ce préambule un peu longuet pour déclarer la saison télé de l'automne 2011 officiellement ouverte.

Maintenant que toutes les émissions ont atterri dans leurs cases horaires respectives, un premier bilan s'impose. Qu'avez-vous retiré de votre menu télé? Quelles nouveautés vous ont déçu, surpris ou carrément laissé indifférent? Personnellement, j'ai quitté le *Bar ouvert* de Christian Bégin à Télé-Québec après trois visites. Pas pour moi. Trop de babillage et de cabotinage, pas assez d'étonnement ou de trucs surprenants. J'y reviendrai peut-être pour le *last-call*, qui sait.

Maintenant que toutes les émissions ont atterri dans leurs cases horaires respectives, un premier bilan s'impose.

Je suis également sur le point d'abandonner définitivement la troupe d'*Ils dansent* à Radio-Canada. Vous aussi d'ailleurs, les cotes d'écoute ayant dégringolé sous les 200 000 téléspectateurs la semaine dernière. Rien à dire sur la réalisation impeccable ou la beauté des images de ce produit très léché.

Le plaisir de ces émissions à la *So You Think You Can Dance*, qui a d'ailleurs révélé Nico Archambault, c'est de voter pour son préféré, de l'encourager, d'avoir la trouille qu'il passe à la trappe et d'assister à sa progression commentée par les juges. Dans *Ils dansent*, oui, la performance finale dite urbaine est superbe, mais à quoi bon se taper tous les entraînements si nous n'avons qu'à regarder les cinq dernières minutes de l'émission?

Par contre, les monologues philosophico-poétiques de Nico Archambault brisent le rythme et sonnent un peu trop «Course destination monde 1996». Aussi, on dirait qu'*Ils dansent* n'embrasse pas complètement son côté téléréalité. D'abord, la production refuse d'éliminer des danseurs, comme dans tous les formats similaires, mais consacre un épisode entier à la peine d'amour de l'un des concurrents (JR).

Ça ne fonctionne pas: soit on se jette corps et âme dans l'aspect téléréel et on en accepte tous les codes, soit on réalise un documentaire pour ARTV. On ne peut pas s'asseoir entre deux chaises de cette façon (à moins d'être Luc Senay et de faire la *split* sur commande).

Du côté des auditions de *Star Académie*, chapeau pour la franchise et l'honnêteté des trois juges Patrick Huard, Gregory Charles et Stéphane Laporte. Peu de complaisance, mais des remarques justes et constructives, qui ne détruisent pas ces jeunes, mais les encouragent à s'améliorer.

L'ajout d'une quatrième juge gentille, à la Paula Abdul, ne nuirait pas, toutefois, si ce n'est que pour le spectacle. On adore quand le panel, divisé par une performance, se picosse et s'obstine. Et comme le chantait avec justesse Marie Carmen en 1992 sur *Miel et venin*: «Un serpent dans une main et sur l'autre, un gant de satin.» Voilà qui résume tout.

Le cas d'*Opération séduction*, moins bon qu'*Un souper presque parfait* où les participants ont dégusté cette semaine des «pétanques» et des escargots «pas trop chouigneuses», me laisse perplexe. Des fois, c'est rigolo et amusant. Parfois, c'est carrément bête et vulgaire. Et le réalisateur abuse un peu trop des arrêts sur image, question de permettre à Tammy Verge et Alex Perron, très drôles, de pousser deux ou trois craques.

Pour de la vulgarité assumée, je préfère *Un gars le soir* de Jean-François Mercier, que je replacerais dans sa case de 22h si j'étais directeur des programmes chez V. Il me semble que Mercier est meilleur que l'an passé et qu'il joue mieux avec son personnage de gros cave. Du côté des segments, les «nobody» se sont grandement bonifiés et, après un an en ondes, les invités comprennent plus dans quelle galère ils s'embarquent.

Le récent passage de Chantal Lacroix dans le garage a été hilarant. Super autodérision, soit dit en passant. Les sketches de camping de Pascal Barriault avec Jacynthe René ont été tout aussi drôles. Non, le *king* de V n'est pas mort, vive le *king*.

Je lévite

Avec Pascale Desrochers dans *La galère*. Elle a épaté dans la peau de Louise Pouliot, la fille poquée de la cafétéria de *Virginie*. Dans la série de Renée-Claude Brazeau, elle incarne avec flamboyance l'avocate bijoutée et spécialisée en divorce Tatiana Moskalenko. Un très beau rôle féroce, inspiré d'Anne-France Goldwater, pour une grande actrice que l'on ne voit pas assez souvent, malheureusement.

Je l'évite

Les pubs de meubles de la Maison Éthier. Sérieusement, un jeu de mots avec «Éthier-vous» au courant de telle ou telle promotion sur les tables de cuisine ou les sofas? Non, non et re-non. N'«Éthier-vous» pas capable d'embaucher une vraie agence de publicité au lieu de refiler ce mandat au beau-frère qui fait toujours le clown dans les *partys* de famille? Aïe.

Pour joindre notre chroniqueur: **hdumas@lapresse.ca**

SPECTACLE D'OUVERTURE DES 60 ANS DU TNM

SUPPLÉMENTAIRES : 2 + 3 NOVEMBRE
TNM.QC.CA 514.866.8668

YVES DESGAGNÉS RACONTE L'ÉCOLE DES FEMMES
UNE HISTOIRE DE MOLIÈRE
une présentation ALCOA
À L'AFFICHE
60 ANS D'HISTOIRES
avec **GUY NADON / SOPHIE DESMARAIS / JEAN-PHILIPPE BARIL GUÉRARD / HENRI CHASSÉ / PIERRE COLLIN / LOUISON DANIS / MATHIEU HANDFIELD / MIRO LACASSE / RAYMOND LEGAULT**
décor Martin Ferland **costumes** Daniel Fortin **éclairages** Claude Accolas
musique originale Catherine Gadouas **accessoires** Julie Measroch **maquillages** François Cyr
perruques Rachel Tremblay **assistance à la mise en scène et régie** Roxanne Henry
LA PRESSE artv

TOUT ÇA M'ASSASSINE
COURTES PIÈCES SUR L'AIR DU TEMPS
Confession d'un cassé de **Pierre Lefebvre**
La Déroute de **Dominic Champagne**
et des poèmes de **Patrice Desbiens**
mise en scène **Dominic Champagne**
avec **Antoine Bertrand, Mario St-Amand, Alexis Martin, Sylvain Marcel, Julie Castonguay**
PLUS QUE 6 représentations! du 4 au 15 octobre 2011
" Savoureux! " *Jean Siag, La Presse*
" À voir! " *Marie-Christine Trottier, SRC/Espace Musique*
" On en sort bouleversé " *Katherine Verebely, SRC/Desautels*
" Intelligent, énergique, souvent drôle " *Stéphane Leclerc, RDI*
" Le spectacle est drôle, amusant et porte à réfléchir " *Louise Bourbonnais, Journal de Montréal*
Une création DU THÉÂTRE IL VA SANS DIRE
laplacedesarts.com 514 842 2112 / 1 866 842 2112
Conseil des arts de Montréal · Conseil des arts et des lettres Québec · Conseil des Arts du Canada · Canada Council for the Arts · LA PRESSE cyberpresse.ca



PHOTO MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

À mi-chemin entre l'extraterrestre, le moine bouddhiste et le chanteur électro-pop Moby, Peter Quanz étonne. « Je concède que je suis une créature un brin étrange », confie-t-il.

PETER QUANZ

CRÉER A TOUJOURS UN PRIX

Le chorégraphe Peter Quanz, qui signe le ballet *Rodin/Claudel* pour les Grands Ballets canadiens, est un cas. Né parmi les mennonites de Baden, en Ontario, interdit de danser sous peine de brûler en enfer, révélé grâce à son travail avec le Ballet Kirov, il est, à 32 ans, une étoile montante et singulière du monde du ballet.



NATHALIE PETROWSKI

Tous les articles qui composent l'épais dossier de presse de Peter Quanz commencent par la même phrase: à 9 ans, il savait qu'il serait chorégraphe. L'ennui, c'est que dans la phrase suivante, personne n'explique pourquoi un mennonite de 9 ans, élevé dans le sud de l'Ontario, s'est levé un beau matin et a décidé d'être chorégraphe au sein d'une communauté où la danse est un sacrilège sinon un billet direct pour l'enfer. Et que dire des parents d'un tel énergumène, pris pour le convaincre d'abandonner une vie dans le péché ou obligés de se résigner à ce qu'il soit condamné au bûcher de l'excommunication.

Dernière question: à 9 ans, on peut décider de bien des choses, mais comment fait-on pour s'y tenir et pour réaliser concrètement ce qu'enfant, on avait fantasmé, innocemment et sans en mesurer toutes les conséquences?

En attendant d'obtenir des réponses, j'observe Peter Quanz debout au milieu du foyer de la Place des Arts où il donne un atelier de danse et de sculpture dans le cadre des Journées de la culture. Pas très grand, un gabarit frêle de chat, le crâne nu et lisse comme une boule de billard, entièrement vêtu de noir sauf pour des chaussures de sport *gold*, Peter Quanz offre à ceux qui le voient pour la première fois une image saisissante, à mi-chemin entre l'extraterrestre, le moine bouddhiste et le chanteur électro-pop Moby.

« Je concède que je suis une créature un brin étrange », me confie-t-il plus tard dans le bistro aux vitres battues par la pluie où nous avons trouvé refuge. Étrange en effet au sens d'atypique, d'insolite, de non conforme.

Mal vue, la danse

Peter Quanz est un poisson né dans le mauvais bocal comme le Billy Elliot de la comédie musicale. C'est d'ailleurs par la comédie musicale que lui est venu son intérêt pour la danse. « Nous habitions à 20 minutes de Stratford et, très jeune, mes parents, qui étaient des mennonites modérés, m'amenaient voir des comédies musicales comme *Guys and Dolls*. Puis un jour, j'ai vu une chorégraphie de Brian Macdonald dans une comédie musicale montée pour Stratford et ça m'a fasciné au point de me dire que moi aussi, plus tard, je ferais bouger des gens sur scène. »

Même si Baden est peuplé depuis plusieurs générations de mennonites (semblables aux amish), il y avait de l'électricité et des appareils ménagers chez les Quanz et à la maison, la famille parlait anglais. Reste que la danse n'a jamais été bien vue chez les mennonites.

« Il y a une blague qui dit que les mennonites ne peuvent avoir de sexe de peur que ça mène à la danse, raconte-t-il. Disons que les mennonites ont un rapport problématique au corps qu'ils envisagent surtout comme un instrument de sexualisation. C'est pourquoi mes parents m'ont payé des cours de danse, mais en me priant de demeurer discret et de ne pas trop rendre public mon goût pour la chorégraphie. »

Chorégraphe par choix

Inscrit à une école secondaire de Kitchener vouée aux arts, Quanz a fini avec un diplôme de danseur qui lui a valu une place à l'école du Royal Winnipeg Ballet, où il a étudié pendant trois ans. Déjà, à ce moment-là, il savait qu'il ne serait pas danseur longtemps. De trop petite taille pour se joindre au corps de ballet du Royal Winnipeg Ballet, où les danseurs sont plutôt costauds, il a toutefois dansé pendant deux ans avec les Ballets de Stuttgart avant de déclarer forfait.

« Je n'étais pas un mauvais danseur, j'avais une certaine technique, mais j'avais surtout des idées chorégraphiques que je brûlais d'exprimer avant qu'elles ne s'envolent. Je ne suis donc pas un danseur frustré qui s'est rabattu sur la chorégraphie, mais un chorégraphe qui a dansé pour mieux comprendre la danse et les danseurs. De toute façon, pas besoin d'être un bon danseur pour être un bon chorégraphe. Balanchine en est la meilleure preuve. »

La référence à Balanchine n'est pas innocente. À ses débuts, Quanz était un émule enthousiaste qui savait par cœur tous les ballets de Balanchine et pouvait les reproduire au doigt et à l'œil. Il a, depuis, pris ses distances de son maître même s'il demeure un amoureux du ballet classique. « J'aime le formalisme du classique et l'idée d'un corps de ballet symétrique et harmonieux, mais je prends de plus en plus plaisir à briser cette harmonie et à explorer l'émotion et l'humanité des danseurs. Reste que ce qui m'intéresse, c'est de créer du nouveau, pas de refaire *Casse-noisette* ou le *Lac des cygnes*. Pour moi, le ballet n'est pas une pratique muséale avec des pointes et de vieux tutus poussiéreux. C'est quelque chose de tout à fait contemporain. »

Premier ballet intégral

En 2008, Gradimir Pankov, le directeur artistique des Grands Ballets canadiens, a fait appel pour la première fois à Peter Quanz pour une soirée Balanchine. À l'époque, Quanz était le premier chorégraphe canadien invité à créer une oeuvre pour le mythique Ballet Kirov de Saint-Pétersbourg, à la demande du maestro Valery Gergiev. Depuis, Quanz a fait le tour du monde, devenant un des jeunes chorégraphes le plus en vue de la planète ballet. Il connaît bien Montréal et la plupart de ses chorégraphes, comme Dave St-Pierre dont il aime l'exubérance. « J'ai vu *Un peu de tendresse, bordel* et j'ai été très inspiré par la liberté de Dave St-Pierre, par la spontanéité et le contrôle qui se dégagent de son œuvre », dit celui qui s'apprête à créer à la Place des Arts son premier ballet intégral.

« L'an passé, j'ai présenté à Gradimir quatre propositions de ballet. Trois sont tombées pour toutes sortes de bonnes raisons. Restait cette histoire d'amour, de passion, de création et de sculpture parfaite pour la danse, une histoire française en plus... Ça m'a rappelé mon premier voyage à Paris à 19 ans quand je suis allé au musée Rodin et que j'ai imaginé des sculptures qui bougeaient. »

Sa Camille

Bien entendu, le chorégraphe a vu le film sur Camille Claudel avec Isabelle Adjani. Sa Camille à lui sera à la fois semblable et différente. « Camille avait un arrangement d'affaires avec Rodin. Elle avait un côté calculateur. C'était une arriviste, mais très talentueuse qui a beaucoup inspiré Rodin. Elle aurait dû pouvoir imposer son style à la fin de leur relation, mais elle n'avait pas d'appuis, pas de reconnaissance, personne pour croire en elle et elle a sombré dans la folie. Mon ballet parle du prix de la création et du fait qu'un artiste finit toujours par payer pour son art. »

Quanz avoue qu'il a un lien tout personnel avec l'histoire de Rodin et de Claudel et que ça n'a rien de chorégraphique. L'aveu vient après que je lui aie demandé s'il avait une vie, vu le nombre effarant de voyages qu'il fait par an et des heures considérables qu'il consacre à ses créations. Quanz s'est empressé de m'assurer que même s'il n'a pas de maison ni de domicile fixe, il a une vie physique sur terre. Il ne fait pas que vivre dans sa tête.

Avant de débarquer à Montréal à la fin de l'été, Quanz montait un ballet en Sibérie avec le Ballet national de Bouriatie. C'est d'ailleurs la même compagnie qui présentera mardi au célèbre Théâtre Bolshoi de Moscou une soirée complète de ses œuvres chorégraphiques. Quanz ne pourra y être, trop occupé à mettre la touche finale à *Rodin/Claudel* qui sera créé deux soirs plus tard à la Place des Arts. Il restera à Montréal jusqu'à la fin des représentations de *Rodin/Claudel* avant de partir pour Hong Kong et de nouvelles aventures chorégraphiques avec la certitude que la danse, c'est le paradis et non l'enfer.

« Ce qui m'intéresse, c'est de créer du nouveau, pas de refaire *Casse-Noisette* ou le *Lac des cygnes*. Pour moi, le ballet n'est pas une pratique muséale avec des pointes et des vieux tutus poussiéreux. C'est quelque chose de tout à fait contemporain. »

***Rodin/Claudel*, de Peter Quanz, du 13 au 29 octobre au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts.**

ARTS ET SPECTACLES **LECTURES**

D'autres vies que la nôtre



CHANTAL GUY
SIGNET

Dans l'épilogue de la très belle biographie du médecin Paul Farmer, *Soulever les montagnes*, parue récemment chez Boréal, la biographe Tracy Kidder s'inquiète d'une chose: que le récit de la vie de cet homme remarquable, qui se consacre aux plus déshérités de la planète, suscite plus l'envie que l'inspiration. « Des lecteurs semblent avoir pensé: *Quand je vois cet homme, j'ai l'impression d'avoir gâché ma vie. Il va me le payer.* »

C'est le danger de lire des biographies: trouver que sa propre existence ne tiendrait qu'en quelques pages, même pas intéressantes.

Ce n'est pas cette impression que donne *Limonov*, le dernier roman d'Emmanuel Carrère, bizarrement écarté de la dernière liste du Goncourt, alors qu'on le désignait favori. Carrère a fait du roman biographique, ou du reportage romancé, un genre bien à lui, d'une efficacité redoutable. Une méthode personnelle inspirée de Truman Capote qui l'a propulsé aux premiers rangs des écrivains français contemporains. Pour Carrère, *Limonov* est son livre le plus romanesque, même si, en quatrième de couverture, il est présenté ainsi: « Limonov n'est pas un personnage de fiction. Il existe. Je le connais. »

Qu'il existe ou pas, pourtant, importera peu au lecteur de *Limonov*, qui se lit comme un roman d'aventures – et c'est voulu. Édouard Limonov a vécu mille vies en une, en montagnes russes (!) entre les bas-fonds et les sommets, mais qu'on le connaisse ou pas avant d'entamer ce livre ne change rien à l'expérience de lecture. C'est surtout un roman sur les incroyables soubresauts de l'ère post-communiste, dont Limonov incarne les paradoxes et la complexité.

« C'est plus compliqué que ça » est une phrase qui revient d'ailleurs comme un leitmotiv dans ce roman. Par *Limonov*, Carrère éclaire sous un jour nouveau les guerres civiles dans les Balkans qui, dans les années 90, avaient ému les Occidentaux. On se souvient vaguement que les méchants étaient les Serbes. Or, Carrère insiste: c'est plus compliqué que ça. Comme pour le penchant fasciste de son personnage, dont on n'arrive pas à savoir s'il est un héros ou un salaud.

Limonov est aussi le roman d'un écrivain bourgeois qui ne cache pas ses origines confortables pas plus que sa fascination pour la vie rocambolesque de son sujet. Carrère est un spécialiste des types difficiles à cerner. Il faut lire sa biographie de l'écrivain Philip K. Dick, *Je suis vivant et vous êtes morts*, qui annonçait en 1993 son style à venir, abouti avec *L'adversaire*, son roman sur le meurtrier Jean-Claude Romand dont il avait suivi le procès, et le superbe *D'autres vies que la mienne*, son récit le plus lumineux dans une œuvre à la tonalité plutôt sombre.

Mis à part *Un roman russe*, autofiction très impudique qu'il regrette presque, Carrère se dévoile quand même en écrivant sur la vie des autres, car il y insère des digressions personnelles. Pourquoi? « Ce n'est pas de l'exhibitionnisme, mais de l'honnêteté vis-à-vis du lecteur qui consiste à préciser dans quel cadre on lui raconte ce qu'on lui raconte, expliquait-il dans une entrevue au journal *Le Temps*. Je suis très attaché à la vieille question soixante-huitarde: "D'où tu parles?" J'ai aussi été marqué par ce qu'on appelle le nouveau journalisme en Amérique ou, en France, par un magazine du type *Actuel*, où l'implication de l'enquêteur, du journaliste, est constante. C'est cette école-là qui m'a formé. J'y reste fidèle. Je ne vois pas là du maniérisme, mais une vérité, une justice. Il me paraît important de dire que c'est moi qui parle, avec mes préjugés et mes œillères éventuelles. »

Emmanuel Carrère a fait du roman biographique, ou du reportage romancé, un genre bien à lui, d'une efficacité redoutable.

Quand on termine ce livre, on ne réfléchit pas tant à Limonov et Carrère. Ceux qui ont vécu la fin du communisme de loin, en regardant la télé, se questionneront surtout sur leurs œillères à cette époque, aux clichés qu'ils ont cautionnés, aux significations arbitraires des mots comme liberté, fascisme, démocratie, communisme, héros et salaud. Carrère l'annonce dès le début: cette vie romanesque et dangereuse raconte quelque chose, « pas seulement sur lui, Limonov, pas seulement sur la Russie, mais sur notre histoire à tous depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. »

En lisant la vie des autres, c'est toujours un peu soi qu'on cherche, finalement. Et il nous faudrait peut-être nous aussi se poser la question: « D'où tu lis? »

Pour joindre notre journaliste:
cguy@lapresse.ca

MIRIAM TOEWS / *Irma Voth*

La mennonite mexicaine

C'est son expérience d'actrice dans un film mexicain se déroulant dans une communauté mennonite du nord du pays qui a mené Miriam Toews à *Irma Voth*, roman de passage brillant et amusant sur l'art, la religion et l'ouverture au monde.



SYLVIE ST-JACQUES



PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

Myriam Toews s'est inspirée de son expérience d'actrice dans un film au Mexique, et de son enfance dans une communauté mennonite, pour écrire *Irma Voth*.

Dans le foyer de l'hôtel Germain, où elle séjourne pendant la tournée de promotion pour son roman *Irma Voth*, Miriam Toews amorce l'entretien par un élan d'enthousiasme pour Montréal. « J'ai vécu ici quand j'avais 18 ans. C'était formidable! », évoque cette grande blonde aux traits germaniques et à l'allure adolescente, lauréate du prix du Gouverneur général en 2004 pour son roman *Drôle de tendresse*.

Si Montréal bénéficie dans son esprit d'une place si chère, c'est que cette ville évoque le souvenir d'une certaine liberté pour Toews qui a grandi dans une secte mennonite au Manitoba. « J'ai quitté ma communauté très conservatrice pour vivre à Montréal, qui est sans doute la ville la plus libérale du Canada. Forcément, je ne me suis pas sentie immédiatement à l'aise. À cette période de ma vie, je me sentais pas mal comme Irma. »

Irma, c'est l'héroïne de 19 ans du dernier roman de Miriam Toews. Une jeune femme qui s'ouvre au monde en devenant interprète sur le tournage d'un film dans sa communauté et qui apprend à voler de ses propres ailes. Si, après *Drôle de tendresse*, Toews avait déclaré qu'elle n'écrirait plus sur les mennonites, les circonstances de la vie en ont décidé autrement.

« Je pense que c'est dans le film *Magnolia* qu'un personnage dit "Vous pensez avoir tourné la page sur votre passé, mais votre passé n'a peut-être pas dit son dernier mot" », ironise Miriam Toews, qui a été la première surprise quand le réalisateur Carlos Reygadas l'a pressentie pour jouer le rôle d'Esther dans le film *Stellet Licht*, qui dépeint le conservatisme d'une communauté mennonite établie au nord du Mexique.

« Carlos Reygadas a l'habitude de tourner avec des non-acteurs. Il était en Allemagne pour repérer une actrice quand il est tombé sur une photo de moi dans un article sur un de mes livres. Il savait que j'étais mennonite. Après avoir lu mon livre, il a senti que j'aurais une certaine sensibilité pour interpréter le rôle », relate-t-elle.

Comme au cinéma

Autobiographique, le récit d'*Irma Voth*, jeune mennonite de 19 ans chassée de sa famille pour avoir épousé un Mexicain (Jorge) qui a déserté le foyer conjugal?

« Ouais, j'imagine. Tout comme Irma, j'ai pris part au tournage d'un film. Mais la communauté mennonite dans laquelle j'ai grandi n'était pas aussi conservatrice que celle d'Irma. Et contrairement à elle, je n'ai pas pris le chemin de la ville avec un bébé à ma charge... »

Pendant le tournage de *Stellet Licht*, Miriam Toews n'avait aucune intention d'écrire un roman inspiré de ce premier contrat comme actrice (qu'elle qualifie de « surréaliste »). « C'était très étrange, de me retrouver dans cette communauté où tout le monde m'apparaissait comme vaguement familier. J'étais probablement parente avec plusieurs de ces blonds aux yeux bleus vivant dans cette communauté mexicaine. »

Mais quelques années (et un roman, *Les Troutman volants*) plus tard, les thèmes du rapport art-religion et de la découverte du monde par le cinéma lui ont donné le goût de sortir de ses tiroirs les souvenirs de ce tournage, qui aura été pour elle une expérience « intense et transformatrice ».

« Il y a diverses façons d'être mennonite, comme il y a diverses façons d'être juif », exprime l'auteure de six romans et mère de grands enfants, qui vit désormais à Toronto après avoir résidé longtemps à Winnipeg.

« L'art et la religion utilisent des métaphores pour raconter des histoires, pour inspirer et donner de la force aux gens. Les deux sont très puissants. Dans le cas d'Irma, elle puise une part de son élan dans sa foi religieuse, mais se nourrit aussi des découvertes qu'elle fait dans le monde extérieur. »

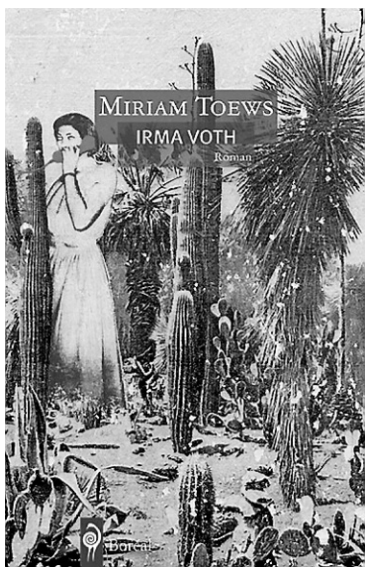
Pour cette Irma qui ne sait pas trop où est sa place, le salut passe par le cinéma, alors qu'elle est engagée pour servir d'interprète, sur le plateau de tournage d'un film réalisé dans sa communauté. Cette ouverture au monde la guidera vers la ville, là où la modernité exulte.

« Je trouvais intéressant de jouer avec le concept de communauté. Celle où a grandi Irma prêche des idéaux d'amour, de pardon et d'entraide, mais ne se révèle pourtant pas très bienveillante. En revanche, c'est à Mexico, ville associée à la violence et à la saleté, qu'Irma trouve un foyer et des gens qui l'acceptent et l'aident. »

Les personnes rencontrées sur le tournage de *Stellet Licht* ont aussi été pour Miriam Toews de riches sources d'inspiration. « Il y avait des personnes fascinantes dans ce tournage: des personnalités très fortes, des gens très intelligents et hors-normes, des marginaux adorables... Tout ça correspondait bien à ma façon de voir le monde, qui est pour moi un lieu absurde, ridicule, drôle et tragique. »

S'identifie-t-elle encore aujourd'hui comme mennonite? « Oui, absolument, même si je ne suis pas religieuse. Il y a diverses façons d'être mennonite, comme il y a diverses façons d'être juif », exprime l'auteure de six romans et mère de grands enfants, qui vit désormais à Toronto après avoir résidé longtemps à Winnipeg.

Avec deux de ses romans, qui seront vraisemblablement portés au grand écran, Miriam Toews se réjouit et s'étonne à la fois du déroulement de sa propre existence. Et cette fois-ci, elle semble en avoir terminé avec ses origines mennonites. « J'ai appris ma leçon: jamais plus je ne promettrai de ne plus écrire sur un sujet. Mais j'ai l'impression d'avoir fait le tour de la question et d'être prête à raconter d'autres histoires. »



Irma Voth
Miriam Toews
Traduction française
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné
Boréal, 290 pages

Tout ça m'illumine



NATHALIE PETROWSKI
CHRONIQUE

Comme en écho aux manifestants qui occupent Wall Street, une bande de joyeux druides québécois ont pris d'assaut la Cinquième salle de la Place des Arts cette semaine. Dédié à Stephen Harper et à Jean Charest, et arborant au centre de la scène une touchante photo de la reine, leur spectacle plaide pour sensiblement la même chose que les indignés de Wall Street: une réforme radicale de nos sociétés capitalistes, consommatrices, corrompues et polluantes, qui tournent à vide, sapent notre humanité et nous tuent à petit feu.

Mais contrairement aux indignés de Wall Street qui n'ont pas de leader, ceux du spectacle *Tout ça m'assassine* sont menés tambour battant par le metteur en scène et militant anti-gaz de schiste Dominic Champagne.

Autant le dire tout de suite: *Tout ça m'assassine* divise déjà la poignée de gens qui l'ont vu, ce qui est un bon signe ou du moins la preuve de la richesse de ce spectacle engagé et composé de trois courtes pièces de Patrice Desbiens, Pierre Lefebvre et Champagne, cette dernière mettant en scène deux bozos qui s'en vont à pied aux funérailles de René Lévesque.

Évidemment, monter un spectacle engagé à une époque qui carbure au désengagement est périlleux. Il y en aura toujours pour crier au réchauffé, au remâché, au déjà vu, à la nostalgie trempée dans la babiche et le sirop d'érable. C'est d'ailleurs précisément cela et le cours d'Histoire québécoise 101 que déplorent les détracteurs du spectacle.

Les autres, dont je fais joyeusement partie, trouvent au contraire que le rappel historique et la remise en contexte politique du texte de Champagne sont nécessaires, salutaires et qu'ils nous illuminent. Quant au duo antinomique à mi-chemin entre Don Quichotte, Sancho Panza et Laurel et Hardy que forment Antoine Bertrand et Mario St-Amand, il est extraordinairement évocateur en cela qu'il saisit avec justesse les deux courants contraires et quasi contradictoires qui traversent la société québécoise. D'un côté, la combativité débordante d'espoir, d'euphorie et d'illusions pour la survie identitaire et le pays à faire. De l'autre, le défaitisme, le ressentiment, l'amertume et la désillusion face au pays qui ne se fait jamais. Deux courants aussi soudés qu'inséparables, chacun tentant d'abattre l'autre, mais chacun, aussi, prenant le relais quand l'autre tombe.



PHOTO FOURNIE PAR LA PRODUCTION

***Tout ça m'assassine*, avec Antoine Bertrand et Mario Saint-Amand, est mis en scène par Dominic Champagne.**

Autant le dire tout de suite: « Tout ça m'assassine » divise déjà la poignée de gens qui l'ont vu, ce qui est un bon signe ou du moins la preuve de la richesse de ce spectacle engagé.

Comme il l'explique lui-même dans le programme, Dominic Champagne voulait écrire « une marche funèbre sur la tragique dépossession de nos rêves communs ». En cours d'écriture, il a été happé par les gazières qui ont débarqué dans son arrière-pays. L'écriture a pris le bord pendant que le militant montait au front. « J'y ai rencontré l'arrogance des puissants, la résignation de mon peuple et beaucoup d'ignorance. Tout ça m'assassine », écrit-il.

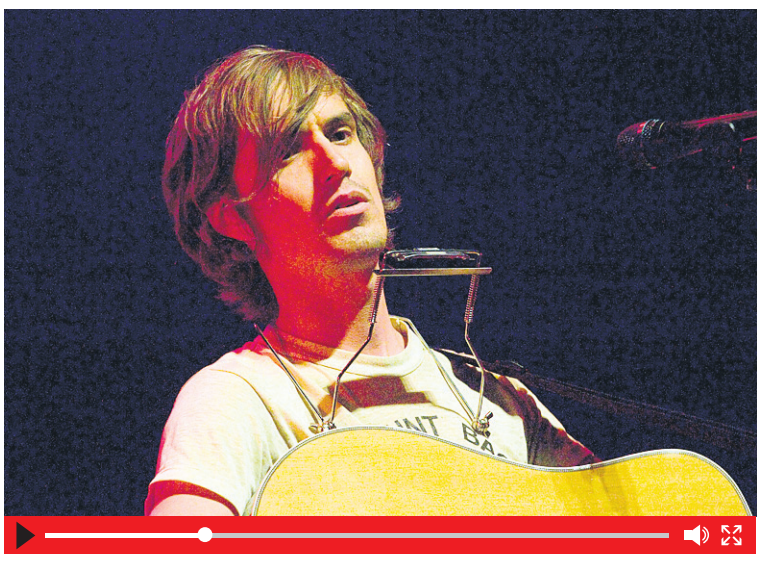
Mais Champagne n'a pas été assassiné au point de baisser les bras ni d'accrocher son clavier d'ordinateur. Tout le contraire. Avec la ferveur d'un Quichotte, il s'est lancé dans la création d'un ovni pour l'époque et d'une denrée tristement rare dans nos froides contrées: une pièce politique.

Cette pièce est peut-être trop primaire ou trop prêchi-prêcha ou trop nostalgico-nationaleuse au goût des uns, mais elle a le mérite de s'assumer et de tenter de faire le point sur ce que le Québec était et sur ce qu'il est devenu en 2011: une société coincée entre le passé mort qui ne veut pas mourir et l'avenir naissant qui ne veut pas naître comme le dit si bien le personnage d'Antoine Bertrand.

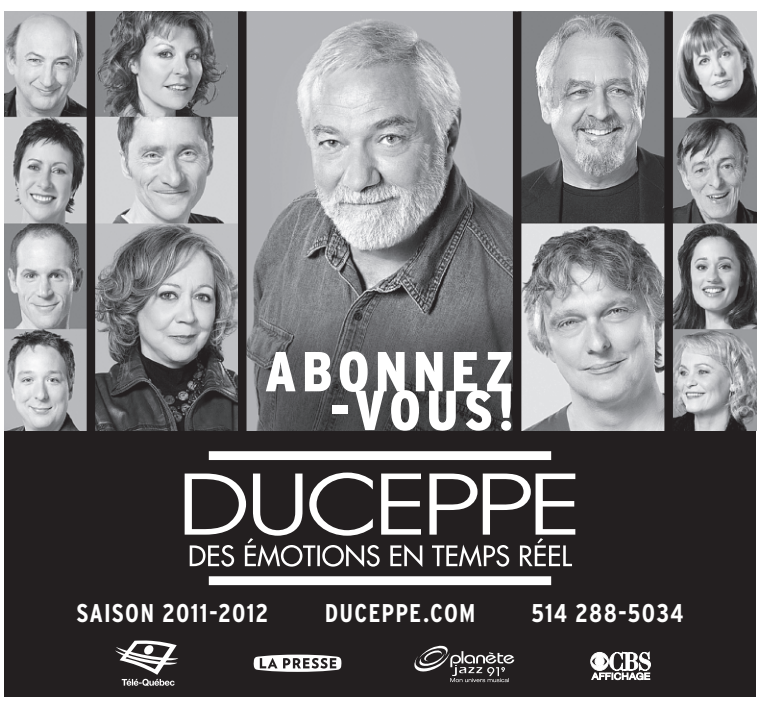
Je ne suis pas sans savoir que ce que Champagne dit de notre cul-de-sac politique ou ce que Pierre Lefebvre dit de notre asservissement au modèle capitaliste dans le texte *Confessions d'un cassé* sont des propos que nous avons entendus mille fois, aux nouvelles et dans les émissions d'affaires publiques. Mais l'intérêt, c'est de les entendre au théâtre, dans cet espace privilégié et clos où l'on peut descendre au fond de soi et réfléchir dans le noir. Tout cela avant de descendre dans la rue avec tous les indignés de la terre et de s'y remettre. Pas comme avant. Comme maintenant.

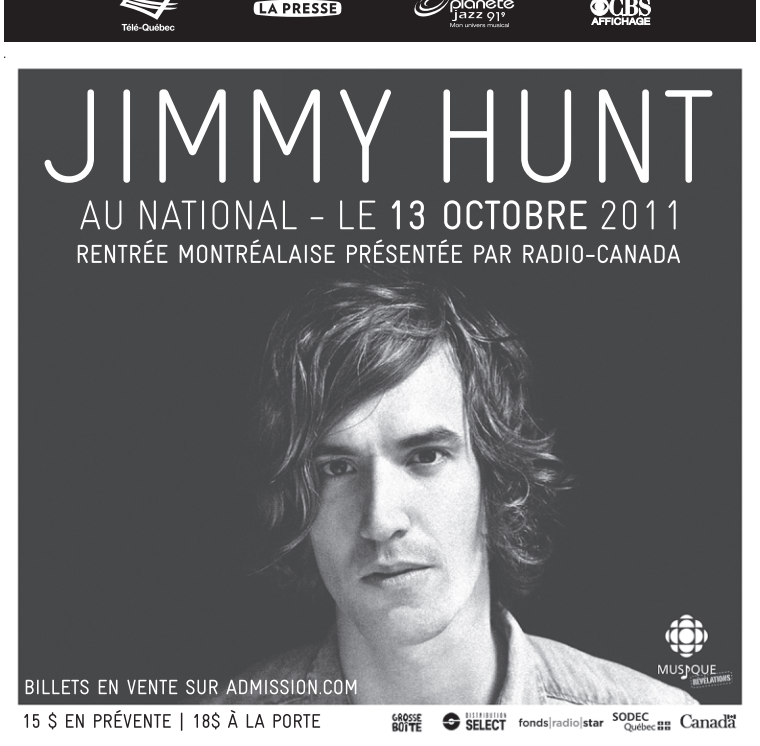
Pour joindre notre chroniqueuse: **npetrows@lapresse.ca**

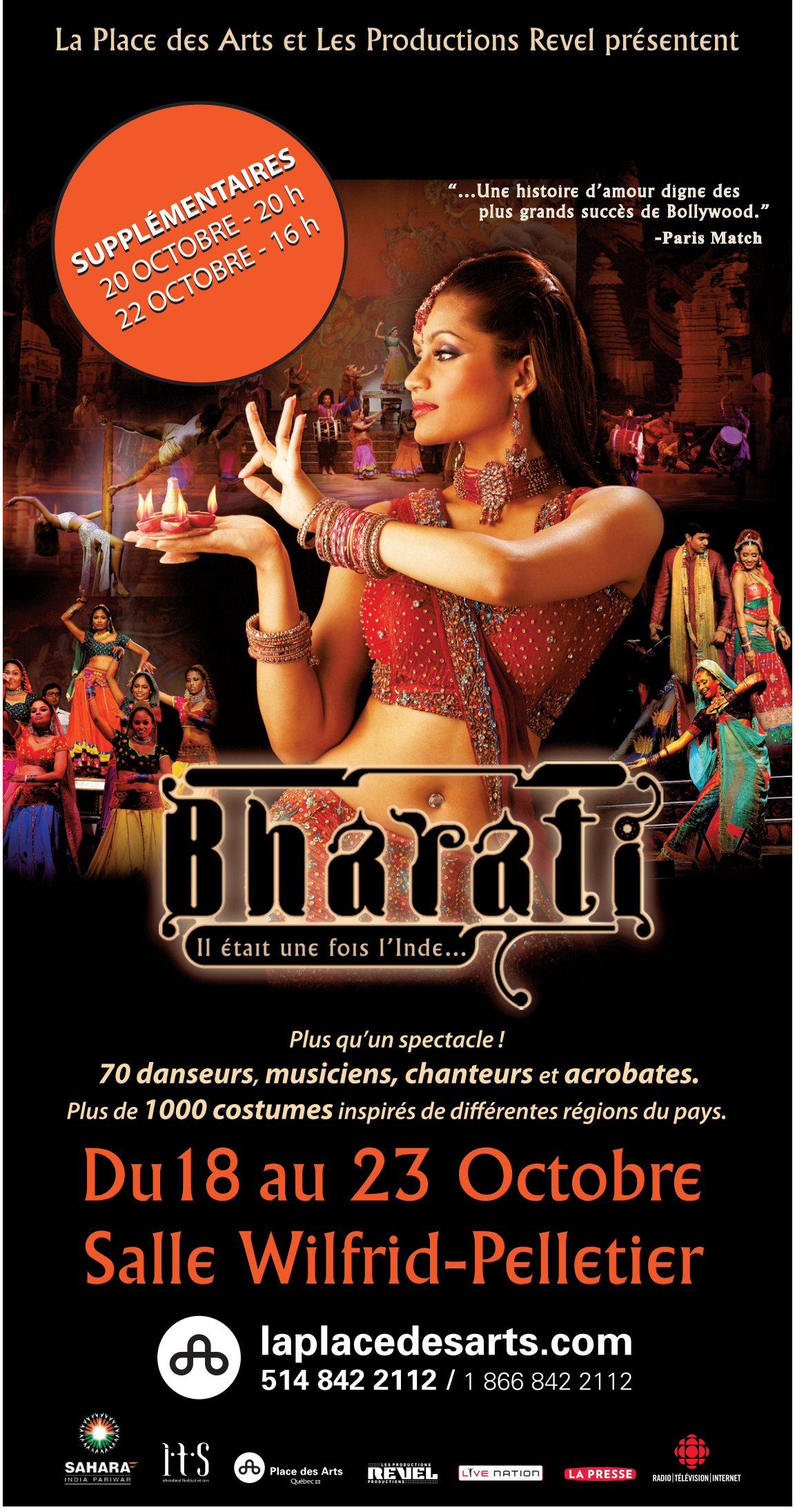
NOTRE VIDÉO > JIMMY HUNT



SUR cyberpresse.ca/arts
Finaliste dans plusieurs catégories à l'ADISQ, au GAMIQ, etc., Jimmy Hunt est en spectacle au National de Montréal la semaine prochaine, notamment. Il lance aussi sous peu un mini-album. Regardez l'entrevue vidéo qu'il a accordée à Marie-Christine Blais.







ARTS ET SPECTACLES **LECTURES**

FABIENNE THIBEAULT / *La fille du Saint-Laurent*

Causeuse de profession

La première serveuse automate de *Starmania* parle de sa terre aimée en évoquant le souvenir des ses aïeuls et le destin de leur descendance. Un récit qui ne manque pas de couleur.

MARC-ANDRÉ LUSSIER

Fabienne Thibeault vit en France depuis plusieurs années. Là-bas, elle se bat pour la valorisation des terroirs et la défense de la ruralité. *Chez nous*, sa toute première chanson, qui ouvrait son premier album, paru en 1976, était à cet égard quasiment prémonitoire: Chu ben loin, pourtant c'est là souvent dans tous mes souvenirs d'enfant heureux…

« Rien ne me prédestinait à faire ma vie en France, explique-t-elle en entrevue à *La Presse*. Les circonstances ont fait que mon destin s'est tracé là-bas. Mais je reste fidèle. On ne doit rien à son pays, sinon la fidélité du cœur. »

« On ne doit rien à son pays, sinon la fidélité du coeur. »

Fabienne Thibeault a publié récemment *La fille du Saint-Laurent*, un récit retraçant sa légende familiale et l'histoire des familles canadiennes-françaises ayant peuplé les « quelques arpents de neige », abandonnés par Louis XV au XVIII[e] siècle. L'histoire ancienne rejoint ainsi celle des enfants de la Révolution tranquille. Le récit est ponctué d'anecdotes liées au monde du spectacle, particulièrement celles sur la création de *Starmania*, il y a… 33 ans!

« Il n'était pas question pour moi de me lancer dans une autobiographie, précise-t-elle. Mon destin n'est pas si exceptionnel. Et je suis encore un peu trop jeune pour me prêter à ce genre d'exercice. Le fait de retracer le fil de la mémoire familiale à travers un récit me permettait d'emprunter un regard plus large. »

Tremblay « aux trois quarts », Fabienne Thibeault évoque beaucoup dans son bouquin le pays de Charlevoix, d'où viennent ses parents et ses aïeux. Elle fait aussi écho à ce moment charnière – les années 50 – où les paysans ont délaissé leurs terres pour aller s'installer dans les quartiers ouvriers de la grande ville.

Digne héritière d'une famille de conteurs, Fabienne Thibeault a une belle plume. C'est en outre grâce à cette aisance littéraire qu'elle peut aborder sans complaisance des aspects plus intimes de sa vie et de celle de ses proches.

« J'ai écrit des pages après la mort de mon père, il y a quelques années, et j'y ai trouvé un effet très libérateur, révèle-t-elle. Même sur le plan physique. J'ai fait lire ces pages à une amie digne de confiance et de là est née l'idée de ce récit. »

Que ce soit à propos de la confidence intime que lui a faite son père peu de temps avant sa mort, d'un épisode étonnant en compagnie d'un éminent producteur de cinéma, ou du destin d'un vil potineur qui, deux jours après avoir reçu sa missive, est tombé raide mort, l'auteure prend visiblement plaisir à raconter ses histoires. Son livre, clairement destiné à un public français, garde néanmoins sa pertinence pour le lecteur d'ici. Fabienne Thibeault évoque en effet l'histoire de notre passé, peu enseignée dans un pays dont la devise est pourtant « Je me souviens ».



PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE

« Rien ne me prédestinait à faire ma vie en France, explique Fabienne Thibeault. Les circonstances ont fait que mon destin s'est tracé là-bas».

Et la chanson?

Promue en 2006 officier du Mérite agricole pour services exceptionnels rendus à la promotion des terroirs en France, Fabienne Thibeault exerce encore aujourd'hui son métier de chanteuse à la faveur de spectacles conçus de façon plus artisanale. Pas question pour elle de retourner dans une dynamique, où les artistes doivent impérativement produire un album et faire ensuite une tournée.

« Je n'ai jamais eu cette *drive*-là, dit-elle. Je ne veux pas non plus être celle qui attend l'appel du grand auteur qui a une nouvelle chanson à lui proposer. À vrai dire, la mort accidentelle de mon producteur Gilles Talbot, en 1982, a changé bien des choses. Quand Gilles est parti, plus rien n'a été pareil pour moi. Et je me suis rendu compte que je n'avais pas nécessairement envie d'exercer le métier de la même façon. J'aurai 60 ans l'an prochain. Il me reste une dizaine d'années actives devant moi, peut-être plus si je suis chanceuse. Et il y a tant de travail à faire pour assurer la survie de nos terroirs. »

La fille du Saint-Laurent
Fabienne Thibeault
Les Éditions du moment

PORTES OUVERTES

[RE]NOUEZ
AVEC VOTRE MUSÉE



GRANDE OUVERTURE
14-15-16 OCTOBRE

NOUVEAU PAVILLON D'ART
QUÉBÉCOIS ET CANADIEN ET UN MUSÉE
COMPLÈTEMENT RÉINVENTÉ

4 PAVILLONS ▪ 4 000 ŒUVRES

PLUSIEURS ACTIVITÉS GRATUITES*
POUR TOUTE LA FAMILLE

mbam.qc.ca

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL
astral
LA PRESSE
AIR CANADA

*Sauf les concerts.
Serge Lemoyne, *Dryden* (détail), 1975. MBAM, achat, fonds de l'Association des bénévoles du Musée des beaux-arts de Montréal.
© Succession Serge Lemoyne / SODRAC (2011) "Photo MBAM, Christine Guest".

Calendrier des activités en collaboration avec LA PRESSE cyberpresse.ca



Maison du Festival RioTinto Alcan

TD présente le FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL en collaboration avec RioTinto Alcan

GALERIE LOUNGE TD — 2e étage

Jean-Paul Riopelle

D'aile en ailes l'élan vital

Plus de 50 oeuvres, dont une vingtaine inédites

du 13 octobre au 24 décembre 2011

DÈS JEUDI ENTRÉE LIBRE

galerieloungetd.montrealjazzfest.com

Patrimoine canadien Canadian Heritage — Développement économique Canada Canada Economic Development — Culture, Communications et Condition féminine Québec — LA PRESSE — astral

Spectacles GRATUITS du jeudi au samedi!

Club de jazz du Balmoral — dès 21h









Réservations: 514 288-5992
bistrobalmoral.ca

À l'Astral

Commandité par astral

TD JAZZ À L'ANNÉE — Festival International de Jazz de Montréal

SFJAZZ COLLECTIVE
La musique de Stevie Wonder!
Avec entre autres
Miguel Zenón, Stefon Harris, Matt Penman, Mark Turner, Avishai Cohen, Robin Eubanks, Kendrick Scott et Edward Simon
Mercredi 12 octobre • 20h



Pour toute la programmation, consultez sallelastral.ca

info jazz Bell 514 871-1881 1 85jazzfest montrealjazzfest.com

Billetterie
305, rue Sainte-Catherine Ouest
1 855 790-1245 – admission.com - ticketmaster.ca

HEURES D'OUVERTURE

La Médiathèque Jazz/La Presse • 3e étage
La Galerie Lounge TD • 2e étage
L'Expo Bell des Légendes du Festival • 2e étage

Lundi: fermé
Mardi: 11 h 30 à 18 h*
Mercredi au samedi: 11 h 30 à 21 h
Dimanche: 11 h 30 à 17 h*
* jusqu'à 21 h les soirs de spectacle à L'Astral

305, rue Sainte-Catherine Ouest • maisondufestival.ca

PETER GABRIEL

Une aventure symphonique étonnante

Peter Gabriel est partout ce mois-ci : en trois dimensions, au cinéma ou sur DVD, ainsi que sur CD. Toutes ces sorties sont des excroissances du concert *New Blood*, avec grand orchestre, présenté en première nord-américaine au Centre Bell en mai 2010. Un an et demi plus tard, ce concert symphonique se transporte en Amérique du Sud et au Mexique. Et Peter Gabriel en est le premier étonné.

ALAIN DE REPENTIGNY

« Je pensais que ce serait un projet de courte durée », confie Peter Gabriel quand nous le rencontrons après le visionnement du film 3D *New Blood Live in London*. Pourquoi cette aventure symphonique, qui ne devait faire que six escales, se poursuit-elle donc encore aujourd'hui ? Fidèle à son habitude, le chanteur britannique réfléchit, puis tente une réponse : « Après avoir assisté à un de mes spectacles, David Crosby m'a dit que je faisais quelque chose de nouveau en musique : "Ce n'est pas du rock, ce n'est pas du classique, mais tu as découvert une nouvelle voie." Je ne l'avais pas vu de cette façon, mais ça explique peut-être pourquoi j'aime tellement ça. La forme orchestrale est très vieille, mais pour moi, c'est un nouveau territoire. »

« La forme orchestrale est très vieille, mais pour moi, c'est un nouveau territoire. »

L'orchestre donne à la musique de Gabriel un côté théâtral auquel on l'a toujours associé, de Genesis à nos jours. Il acquiesce, puis ajoute : « Il y a une facette de la théâtralité que je n'aime pas. Mais j'aime le sens du drame et l'émotion quand on raconte une histoire. Et je pense qu'avec John Metcalfe – orchestrateur du spectacle – on l'a très bien réussi. »

La conversation bifurque sur Robert Lepage, un ami de longue date, et Gabriel en profite pour en dire un peu plus sur sa relation amour-haine avec le théâtre : « Robert fait du théâtre pour le monde. Je n'aime pas le théâtre ou plutôt j'aime ça à l'occasion quand ce sont de grands textes. Mais le travail de Robert est pour moi une forme de poésie, c'est de la nourriture pour l'imagination en même temps que pour les yeux, les oreilles et le cœur. D'une certaine façon, c'est aussi un bel objectif pour moi. »

Le film *New Blood Live in London*, tourné en mars dernier, est consacré essentiellement à la deuxième partie du spectacle de Gabriel, où il reprend ses propres chansons à la manière symphonique. Les plus convaincantes sont celles plus grandes que nature et pas les plus commerciales : *San Jacinto, Signal to Noise* et *Rhythm of the Heat*. « J'ai spécifiquement choisi des chansons qui avaient ces qualités plutôt que *Sledgehammer* ou *Games Without Frontiers*, explique Gabriel. J'ai fait *Solsbury Hill*, mais je ne voulais pas l'inclure sur le disque parce qu'elle est plus ludique, plus légère. Mais les fans l'ont réclamée et j'ai cédé à condition qu'il y ait un interlude juste avant ce petit cadeau. J'ai donc envoyé mon ingénieur du son enregistrer tous les sons qu'il pouvait entendre à Solsbury Hill même. »

Le CD *New Blood* a été enregistré en studio afin d'obtenir le meilleur équilibre possible des instruments. Le fan fini peut également s'en procurer une version enrichie comprenant un deuxième disque des versions instrumentales des mêmes chansons. Gabriel aime la richesse et l'émotion que procure un grand orchestre, mais il constate que ce ne sont pas tous les musiciens classiques qui sentent le *groove*. « Le début de *Digging in the Dirt* était le bout le plus difficile à jouer pour eux. Lors des premiers concerts – comme à Montréal – ça ne fonctionnait pas du tout, mais c'est mieux aujourd'hui. »

Aura-t-il autant de plaisir la prochaine fois qu'il remontera sur scène sans grand orchestre ? « Je pense que mon approche sera différente, répond Gabriel. Souvent, tu laisses jouer les musiciens parce que tu veux qu'ils soient heureux. Mais maintenant que je connais la valeur du silence, je ne pense pas leur accorder autant de latitude. »

Dans le film *New Blood*, un spectateur, sans doute à la blague, lui réclame la suite *Supper's Ready* de Genesis. On sait qu'il y a quelques années, Gabriel a discuté avec ses anciens camarades de la possibilité de rejouer *The Lamb Lies Down on Broadway* et de filmer ce spectacle pour la postérité. Finalement, Gabriel s'est désisté et même Tony Banks, son ami de toujours, n'a jamais su pourquoi au juste.

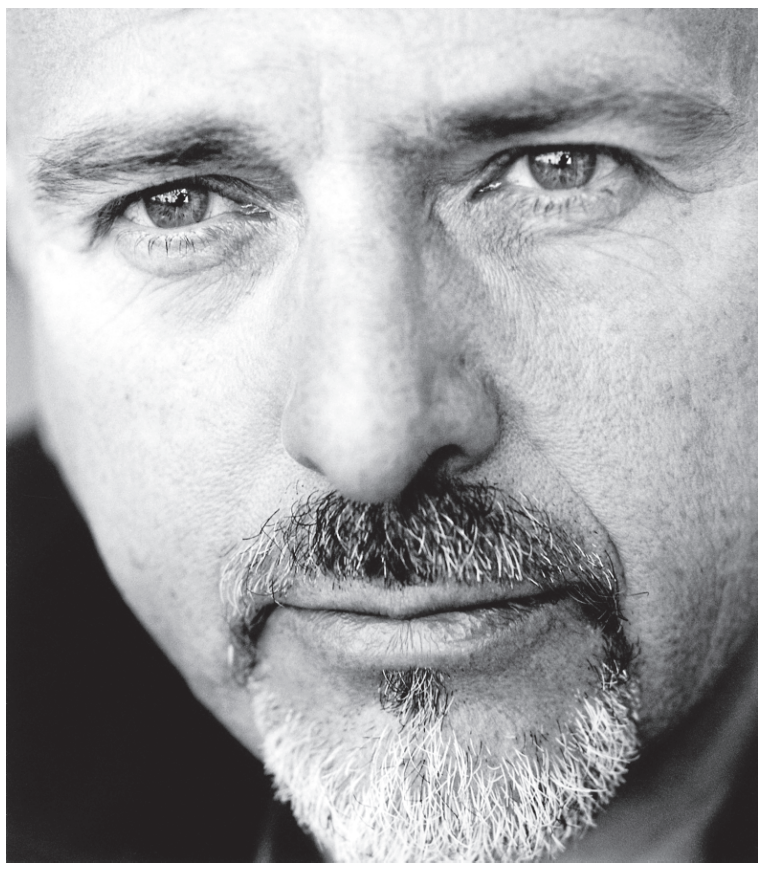


PHOTO FOURNIE PAR UNIVERSAL

Aura-t-il autant de plaisir la prochaine fois qu'il remontera sur scène sans grand orchestre ? « Mon approche sera différente », répond Peter Gabriel.

« J'étais intéressé, mais ça devenait plus gros que je l'aurais voulu, répond Gabriel. Et puis aussi quand Womad — NDLR : le festival de musique du monde qu'il a fondé en Angleterre — a fait faillite et que Genesis a donné avec moi un concert-bénéfice, on n'a pas eu assez de temps pour répéter parce qu'ils étaient en tournée. Donc je me suis dit que si jamais on devait le refaire, il faudrait que ça soit vraiment bon. »

Led Zeppelin l'a fait en 2007. Gabriel y était, il a trouvé ça « très bon » et il ne tarit pas d'éloges envers le batteur Jason Bonham. Mais s'il comprend que les fans chérissent pareilles retrouvailles, il n'est pas très porté lui-même sur la nostalgie. On ne peut figer le temps, mais seulement en obtenir un reflet, dit-il, philosophe.

Fans du vieux Genesis, ne retenez pas votre souffle.

***New Blood, Live in London in 3D*, dans les cinémas Cineplex, les 12 et 17 octobre.**
Le film sera disponible en DVD, Blu-ray et 3D, le 24 octobre.

LE CD *New Blood* sera en magasin le 11 octobre.





ARTS ET SPECTACLES **HUMOUR**

SEREINE À L'AUBE DE SES 50 ANS

Après avoir présenté 450 fois son troisième spectacle, Claudine Mercier a pris une pause en 2007. Pour voyager, se ressourcer, peindre et s'occuper de sa mère, qui a quitté ce monde en mai dernier. À 10 jours de la première de son quatrième show, *Dans le champ*, l'humoriste a ouvert sa porte à *La Presse* pour faire le point sur sa vie au seuil de la cinquantaine.

ÉRIC CLÉMENT

Dans sa maison blottie contre un grand chêne, au bord du parc du Mont-Saint-Bruno, Claudine Mercier nous accueille avec gentillesse, simplicité et humour.

On a beau l'avoir perdue de vue depuis quatre ans, l'humoriste au sourire contagieux est toujours aussi attachante et arbore une sérénité léguée par les années, les lectures, les rencontres et… les soucis.

Elle en a eu quelques-uns depuis quatre ans, des soucis. À commencer par le vide qui se fait lorsque le dernier spectateur quitte la salle le soir du dernier spectacle.

« Quand tu te sépares de ton show, une grosse insécurité apparaît, dit-elle. Mais ça fait du bien de mettre fin à la discipline des vocalises, de ne plus faire attention aux courants d'air et à l'air conditionné pour la voix, et de prendre du recul. »

Claudine Mercier a trouvé le repos nécessaire dans cette maison où elle pratique ses imitations devant un miroir et peint, une passion qu'elle a depuis toujours.

Une peinture à son image

Nous avons visité son atelier rempli de cadres, de pots et de pinceaux, tous bien rangés. Elle y crée de grands tableaux abstraits, certains doux et évanescents, d'autres fougueux et colorés. À son image.

« Avec la peinture, tu mets ton cerveau à off, dit-elle. Ce n'est pas le résultat que je trouve passionnant, c'est le chemin pour y parvenir et ce que ça fait en dedans. Tu entres dans un autre monde. Si je n'avais pas eu la créativité dans ma vie, je ne sais pas ce que j'aurais fait. »

Pour s'oxygéner les méninges autant que les poumons, elle est allée, avec son *chum* Richard, sa sœur et son beau-frère, user ses semelles sur le fameux chemin de Compostelle, en Espagne. Comme l'humoriste Stéphane Rousseau avec qui elle a beaucoup en commun.

« Comme moi, il imite, chante, danse et peint. Je n'ai pas d'aussi beaux pectoraux, mais comme lui, j'aime ça faire plein d'affaires ! Compostelle, j'ai trouvé ça super dur. Et je n'ai même pas perdu de poids. J'étais insultée ! »

Claudine Mercier n'a pourtant pas besoin de perdre des kilos. À quelques semaines de son cinquantième anniversaire de naissance, elle a toujours la même silhouette. « Je sais que je ne suis pas grosse, mais j'ai toujours eu sept ou huit livres à perdre. C'est ça qu'on pèse à la naissance et on dirait qu'on traîne ça toute notre vie ! »

Dans le champ

Dans ses spectacles précédents, elle travaillait avec Daniel Thibault pour l'écriture et la mise en scène. Comme il est à temps plein sur l'émission *Mirador*, elle a choisi Daniel Fortin, metteur en scène de *Mike Ward s'eXpose*.

« C'est tellement un génie de la simplicité et j'ai tellement aimé le show de Mike Ward que j'ai choisi Daniel et une mise en scène qui laisse ressortir la performance. Ça allait bien avec ma remise en question de la cinquantaine. »

Le titre de son nouveau spectacle est aussi né d'une réflexion de Daniel Fortin.

« Avec mon sourire, il a créé un champ de fleurs, les claudines ! Comme je disais que j'étais tout le temps dans le champ, c'est devenu le titre. Ça colle avec mes lectures depuis quatre ans. *Mal de Terre*, d'Hubert Reeves, la consommation, le suremballage, les producteurs agricoles indépendants, les vaches qui n'ont plus de vie sexuelle, les farines animales dans les poulets, etc. My god que ça va mal ! On est vraiment dans le champ ! »

Consciente de la nécessité de protéger l'environnement (sa tournée a été certifiée carbone zéro) et de l'importance de bien se nourrir, elle évoque dans son spectacle ses préoccupations tout en faisant rire.

Elle chante aussi un peu d'opéra, fait deux séries d'imitations et reprend ses personnages fétiches comme la petite fille, la Barbie et… Lise Watier, sans trop s'attarder sur la parfumeuse qui a peu apprécié ses blagues lors du troisième show. Mais les deux femmes se sont parlé et tout est rentré dans l'ordre.

« Aujourd'hui, imiter quelqu'un est délicat dès qu'il y a une marque. Ce que RBO faisait à une certaine époque, oublie ça aujourd'hui ! » Elle ajoute qu'en vieillissant, elle a plus de difficulté à être *bitch*, comme elle dit l'avoir été avec Nanette Workman ou France d'Amour.

« Pour ce show, je refais Shakira, Ginette et Céline, mais d'une façon différente. Dans les nouvelles, il y a Cœur de pirate, Marie-Mai, Lady Gaga, Brigitte Boisjoli, Carla Bruni, Marie-Jo Thério, Ima, Barbra Streisand et Marie-Chantal Toupin. J'avais aussi Amy Winehouse, mais vu qu'elle est décédée, c'est un peu gênant de rire d'elle. »

Mis à part son numéro sur Lady Gaga, pour lequel elle a créé un costume, les imitations sont sobres. « Je vais avoir 50 ans et c'est mêlant. Je me suis toujours vue jeune dans ma tête. Cinquante ans : on dirait que tu y réfléchis plus. Ton corps change. Tu n'es plus fertile. C'est comme ça que j'ai abordé le spectacle. »

Vieillir

Elle parle donc du vieillissement dans ce nouveau spectacle. « Mon chum est à l'étape de la retraite. Inconsciemment, ça t'influence et ça te fait réfléchir sur l'âge », dit-elle avant que ses yeux s'embuent soudain de larmes…

La mère de Claudine, qui souffrait de la maladie d'Alzheimer, s'est éteinte en mai. Évoquer cette perte est encore très douloureux pour elle. « J'étais proche de ma mère et ça a duré longtemps, l'alzheimer, dit-elle doucement. Un bon dix ans. C'était vraiment dur. Ça te fait beaucoup réfléchir sur la vieillesse. En même temps, je trouve qu'il y a quelque chose de beau à vieillir. Quand tu vois des artistes comme Jean-Pierre Ferland sur scène ou n'importe quelle personne qui continue d'être créative, c'est très inspirant. »

Humoriste à la fois déterminée et sensible, Claudine Mercier n'a pas hâte de faire sa première le 19 octobre. À chaque show, elle a toujours le même trac.

« Plus t'avances dans le métier et plus c'est épeurant. Ta banque de créativité, à un moment donné, se vide. Et puis, ça me stresse beaucoup, la première. Il ne faut pas que j'y pense. Pour mon deuxième show, j'étais tellement sur les nerfs le soir de la première que je n'étais même pas capable de respirer. À l'entracte, mon prof de chant m'avait dit "Mais respire, respire !" »

Le rodage de *Dans le champ* la rassure toutefois. « Ça fonctionne bien. À Saint-Sauveur et Saint-Hyacinthe, c'était vraiment génial. Le rire partait comme une vague depuis le fond de la salle. My god, c'était un bon feeling. Je ne me souvenais pas que c'était l'fun de même ! »

***Dans le champ*, de Claudine Mercier, les 18, 21 et 22 octobre au Théâtre St-Denis 1.**

le Québec

Au cours des dernières années, Claudine Mercier est allée en Italie, au Chili, à New York et en France. Elle a adoré voyager, mais elle est revenue en se disant « qu'on est tellement bien ici ! » « J'aime la mentalité du monde au Québec. J'aime la culture. J'aime mon Québec. J'aime la situation des femmes par rapport aux hommes, ici. En France, je ne serais pas capable ! Au Chili, c'est sexiste, ça n'a pas de bon sens ! »

les arts

Titulaire d'un DEC en arts plastiques, Claudine Mercier aime l'art. La visite des musées européens l'a fascinée. « Voir de grandes œuvres, c'est impressionnant. Des tableaux de David et les sculptures de Camille Claudel. Ces sculptures sont venues me chercher davantage que celles de Rodin. J'ai vraiment eu un coup d'émotion avec ses œuvres. J'en avais les larmes aux yeux. Et son histoire me touche beaucoup. »



PHOTOS MARCO CAMPANOZZI, LA PRESSE

CLAUDINE ET LE CHIFFRE

Claudine Mercier et la maladie d'Alzheimer

Après le décès de sa mère en mai, Claudine Mercier a décidé de collaborer avec la fondation québécoise Baluchon Alzheimer qui donne du répit depuis 10 ans aux proches des personnes atteintes par la maladie.

« C'est difficile pour les proches d'une personne qui a la maladie d'Alzheimer, dit Claudine Mercier. Ce sont des deuils successifs, des choses qui s'en vont… »

L'humoriste n'oubliera jamais certains moments passés avec sa mère. « La première fois que tu changes la couche de ta mère ou que tu lui donnes un bain, c'est particulier. Tu vois le corps nu de celle qui t'a mise au monde. C'est tellement rayé de l'imagerie de notre société. Faut se refaire les seins, faut pas avoir de rides, etc. Alors que là, il y a soudain quelque chose de vrai. »

son métier

Claudine Mercier se rappelle l'époque où elle était au cégep avec Jean-Marc Parent, à Saint-Jean-sur-Richelieu. « On n'était pas amis, mais on se croisait. J'étais dans le groupe Les Artichauts avec Chantal Lamarre. Je commençais à faire des imitations. Après l'UQAM en théâtre, j'ai vu Jean-Marc faire son numéro « L'handicapé ». Il m'a convaincue d'aller à l'École de l'humour. J'avais 28 ans. »

les enfants

Claudine Mercier n'aura pas d'enfant. « J'y ai pensé, mais je ne me voyais pas en avoir en même temps que d'être en tournée. Quand est arrivé le temps, j'avais 37-38 ans. Ça ne tentait plus à mon chum qui a 14 ans de plus que moi. Comme je suis en amour avec lui, j'ai mis une croix dessus. Rien n'arrive pour rien. La vie m'a donné ce chemin, j'en suis bien heureuse et j'ai des enfants dans mon entourage. »

pêcher le saumon

« Être dans l'eau avec des bottes en caoutchouc jusque-là, tu es vraiment dans la nature. Tu vois le saumon qui passe. L'eau est transparente. C'est beau et sauvage, l'île d'Anticosti. J'ai adoré ça ! On revenait de la pêche le soir, on prenait notre douche, on se mettait beau, puis on avait un gros souper avec… du homard. Jamais vu un aussi gros homard de ma vie ! J'ai trippé pendant cinq jours.

jour de novembre où elle aura 50 ans.

3 trophées Olivier qu'elle a reçus en 1999.

300 000
Nombre de spectateurs qui ont vu son dernier spectacle (de 2002 à 2006).

13
âge auquel elle a fait sa première imitation, celle de René Simard, avant de s'attaquer à celle de Jean-Guy Moreau…

1993
ANNÉE DE SON PREMIER SPECTACLE.

DAVID GUETTA

DJ star

Sa signature musicale a beaucoup influencé la planète pop ces dernières années. Il est lui-même devenu une star qui vend des millions d'albums. Mais parole de David Guetta : il restera toujours un bon vieux DJ.

ÉMILIE CÔTÉ



PHOTO HUSSEIN MALLA, ARCHIVES ASSOCIATED PRESS

« Je ne sais pas si dans l'histoire, on a réuni autant de gens populaires sur un même album», dit David Guetta au sujet des collaborateurs présents sur son nouvel album, *Nothing But the Beat*.

Les ondes des radios commerciales ne seraient pas les mêmes sans son influence. *I Gotta Feeling* des Black Eyed Peas, c'est lui. *Club Can Handle Me* de Flo Rida aussi, sans compter *Memories* avec Kid Cudi. Qui? David Guetta.

Le célèbre DJ français est tout sauf un producteur qui travaille dans l'ombre. Il est devenu une star pop qui sort ses propres albums. « Ce qui est marrant, c'est que je me considère comme un DJ plus que jamais, même si j'ai un succès pop très populaire, dit-il. Il y a beaucoup de barrières qui se sont écroulées. Avant, il y avait beaucoup de clans... La pop d'un côté, l'électro de l'autre, le *house*... Là, c'est tout le monde ensemble. Avant, les clubs et les radios étaient opposés. Je suis content que cela ait changé. »

« Je veux faire danser les gens et leur donner de l'émotion. J'aime l'énergie des morceaux de clubs, mais j'ai besoin de mélodies pour aller chercher l'émotion. »

David Guetta n'use pas de fausse modestie. Il confirme avoir imposé un « nouveau son » avec sa collaboration avec les Black Eyed Peas et son album *One Love,* paru en 2009. Un mélange d'euro-électro urbain avec du R&B. « C'est le nouveau standard », dit-il.

En août dernier, Guetta a sorti un autre disque intitulé *Nothing But the Beat*. « Le casting de cet album-là, c'est assez fou. Je ne sais pas si dans l'histoire, on a réuni autant de gens populaires sur un même album », souligne-t-il.

Guetta fait chanter les Sia, Jennifer Hudson, Jessie J, Akon, will.i.am, Snoop Dogg, Flo Rida, Nicki Minaj et Usher, pour ne nommer que ceux-ci. « Mon inspiration vient toujours des clubs, dit le DJ parisien. Je veux faire danser les gens et leur donner de l'émotion. J'aime l'énergie des morceaux de clubs, mais j'ai besoin de mélodies pour aller chercher l'émotion. »

Depuis que ses chansons jouent en boucle à la radio, David Guetta donne-t-il une forme plus pop à ses chansons ? « Je mentirais si je disais non; ce n'est pas une question de radio, mais de chanson et de format. Le fait de faire de vraies chansons m'oblige à obéir à un peu plus de règles, mais quand je suis DJ, pas du tout... Timbaland m'a dit un jour: "Tu es tellement libre dans ta tête". C'est ce que j'aime par rapport aux groupes rock et pop en spectacle. Je suis totalement libre. J'écoute et je fais la fête avec des gens. »

La première pièce que le jeune David de 13 ans a remixée est *Billie Jean* de son idole Michael Jackson. « J'ai appris par moi-même, car j'étais trop jeune pour aller en boîte. »

Avec la technologie, il est plus facile que jamais d'être DJ en 2011. « Même si la technique est un plaisir, ça reste secondaire dans le métier. Aujourd'hui, mon studio, c'est mon *laptop*. Moi, je trouve ça fantastique que le métier se soit démocratisé. À la fin, ce qui est important, c'est la création et non l'outil. »

David Guetta se produisait la semaine dernière devant des foules de 20 000 personnes. Pour un DJ, disons que c'est pas mal... Guetta a même eu droit à un documentaire sur sa carrière.

Le but ultime de David Guetta quand il prépare du matériel en studio? « J'aime imaginer que les gens dansent et pleurent, répond-il. Avoir une énergie et une émotion très fortes. »



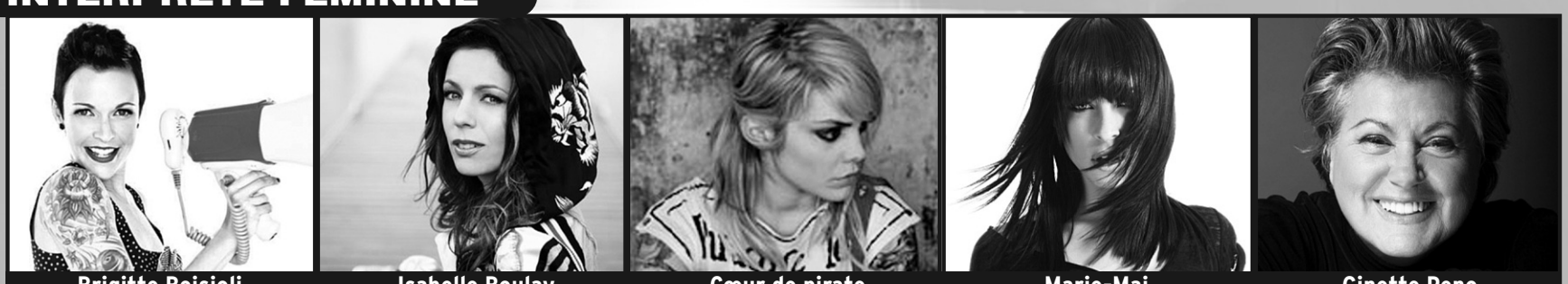
ÉLECTRO-POP
DAVID GUETTA
NOTHING BUT THE BEAT
EMI

GALA ADISQ présente 30 OCTOBRE

VOTEZ POUR LES ARTISTES DE L'ANNÉE

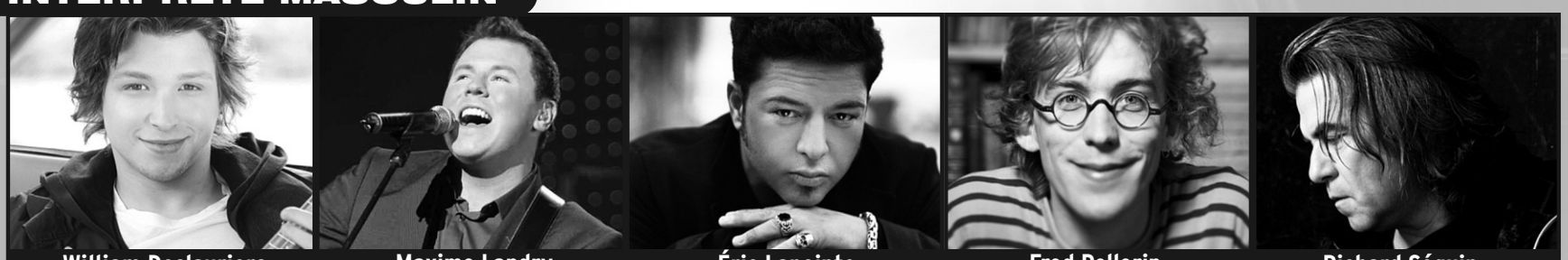
Vote présenté par SiriusXM

INTERPRÈTE FÉMININE



Brigitte Boisjoli | Isabelle Boulay | Cœur de pirate | Marie-Mai | Ginette Reno

INTERPRÈTE MASCULIN



William Deslauriers | Maxime Landry | Éric Lapointe | Fred Pellerin | Richard Séguin

GROUPE



Alfa Rococo | Karkwa | Les Cowboys Fringants | Les Trois Accords | Radio Radio

Votez

Jusqu'au 11 octobre

Cochez un seul choix dans chacune des trois catégories de Félix et faites parvenir votre bulletin de participation, **avant le 11 octobre 17h00** à l'ADISQ, 6420, rue Saint-Denis, Montréal, QC, H2S 2R7.

INTERPRÈTE FÉMININE
- ❑ Brigitte Boisjoli
- ❑ Isabelle Boulay
- ❑ Cœur de pirate
- ❑ Marie-Mai
- ❑ Ginette Reno

INTERPRÈTE MASCULIN
- ❑ William Deslauriers
- ❑ Maxime Landry
- ❑ Éric Lapointe
- ❑ Fred Pellerin
- ❑ Richard Séguin

GROUPE
- ❑ Alfa Rococo
- ❑ Karkwa
- ❑ Les Cowboys Fringants
- ❑ Les Trois Accords
- ❑ Radio Radio

Nom _____

Adresse _____ Ville _____

Province _____ Code postal _____ Téléphone _____ Âge _____

Adresse courriel _____

Un concours de Radio-Canada * Aucun achat requis. Concours ouvert aux résidents canadiens majeurs. Règlement du concours disponible au www.radio-canada.ca/adisq, sur adisq.com et aux quotidiens du réseau Gesca. Le concours prend fin le 11 octobre 2011 à 23 h 59. Le tirage aura lieu le 14 octobre 2011.

❑ Oui, j'accepte de recevoir de la documentation des quotidiens du réseau Gesca.

Votez et courez la chance de gagner un des 5 grands prix comprenant :

- un week-end au Gala de l'ADISQ
- et 1000 $ en argent

Votez aussi sur Radio-Canada.ca/adisq
Réseau principal de vote

SiriusXM | TÉLÉVISION | RADIO PREMIÈRE CHAÎNE | ESPACE MUSIQUE | .ca | espace.mu | LA PRESSE | CKOI | rythme | NRJ | Rouge fm | Raymond Chabot Grant Thornton | Hilton Montréal Bonaventure | SODEC Québec | Patrimoine canadien Canadian Heritage Canada

PIERS FACCINI

L'art du collage

Sur son quatrième album, *My Wilderness*, Piers Faccini mêle avec bonheur des musiques qui viennent de partout pour en faire un tout qui coule naturellement. Conversation avec un artiste dont on commence à peine à découvrir l'immense talent.



PHOTO ALICE DISON

Piers Faccini s'est toujours situé au point de rencontre de trois sources musicales : le folk anglais, le blues du sud des États-Unis et la musique de l'Afrique de l'Ouest,

ALAIN DE REPENTIGNY

Piers Faccini est en mode promotion. Il vient à peine de rentrer de Paris et Bruxelles que déjà les États-Unis l'attendent. Plus que jamais, cet artiste singulier né en Angleterre et qui habite dans la région des Cévennes avec sa petite famille est prêt à répandre la bonne nouvelle : si son troisième album *Two Grains of Sand* a été choisi album de l'année par les auditeurs de France Inter, le tout nouveau *My Wilderness* pourrait lui apporter la reconnaissance à l'échelle mondiale.

« Je suis totalement passionné par ce que je fais et je travaille comme un dingue, mais je me trouve chanceux. »

« Pendant une dizaine d'années, jusqu'à 31 ou 32 ans, je gagnais quelques livres en *cash* dans les concerts, mais mes chansons ne me rapportaient rien, dit-il au téléphone, à peine débarqué du train qui le ramène de Paris. Je vivais des musiques instrumentales que je faisais pour des télévisions anglaises et aussi de ma peinture. Je trouvais que j'avais un truc à offrir dans mes chansons, mais ça ne passait pas. Donc même si aujourd'hui, je peux tourner et jouer mes chansons en concert, je ne tiens rien pour acquis. Je suis totalement passionné par ce que je fais et je travaille comme un dingue, mais je me trouve chanceux. »

Faccini s'est toujours situé au point de rencontre de trois sources musicales : le folk anglais, le blues du sud des États-Unis et la musique de l'Afrique de l'Ouest, notamment du Mali. Sur la pochette de *My Wilderness*, il a dessiné son visage regardant à l'horizon sur fond de collage de cartes géographiques qui rappellent ce triangle d'influences. « Je me suis rendu compte que, pour la première fois, il y a une petite touche de musique du sud de l'Italie dans la mélodie de *The Beggar & The Thief*, ajoute-t-il. Même si on y trouve aussi un côté un petit peu oriental ou presque balkanique, il y a dans la mélodie du refrain quelque chose de très napolitain, de très romantique. Et puis, bien sûr, il y a *No Reply* dont la rythmique s'apparente un peu à une tarentelle. »

Des surprises

De tels collages, si spontanés soient-ils, cachent parfois maladroitement leurs coutures. Pas avec Piers Faccini dont la musique coule naturellement, élégamment, avec l'appui d'un trio solide de musiciens et de collaborateurs de marque dont l'ami violoncelliste Vincent Ségal et le trompettiste franco-libanais Ibrahim Maalouf. « C'est fait de façon assez naïve, se défend presque Faccini. Ces airs qui me viennent sont un peu comme des chiens de races mélangées. Les albums que j'adore, qui me marquent le plus, sont ceux où, du premier au dernier morceau, on a l'impression d'être dans le même monde même s'il y a des ambiances très différentes. Même si ce monde est plein de surprises. »

Des surprises comme dans *That Cry*, un blues qui se termine par une danse libératrice. « Il y a une logique dans ce que je raconte et dans l'émotion de la chanson, explique Faccini. Sur trois ou quatre chansons, j'ai vraiment étiré l'élastique au lieu d'opter pour une approche couplet-refrain, et j'ai abordé l'écriture et l'arrangement d'une façon presque théâtrale si le thème et le texte me le permettaient. »

Une oreille attentive reconnaîtra peut-être la voix du Montréalais Patrick Watson mêlée à celle de Faccini dès la toute première chanson, *No Reply*. Le même Watson qui est venu saluer Faccini lors de son concert à l'Astral l'an dernier, le temps de chanter avec lui une chanson de Nick Drake : « C'est une sorte de petite tradition dans mes albums : j'adore demander à des gens que j'aime beaucoup musicalement de faire un petit truc, comme Ben Harper sur le premier morceau de mon deuxième album, mais tu ne les remarques pas sauf si tu lis le livret. Parce qu'ils aiment la musique, ils sont contents de faire partie du truc. Je trouve ça assez élégant. »

Piers Faccini tourne avec le batteur italien Simone Prattico et le multi-instrumentiste néerlandais Kieran Smith. Ils adaptent à trois les chansons de *My Wilderness*, ce qui n'est pas toujours simple, reconnaît Faccini : « Celle qui me cause le plus de difficultés, c'est *Dreamer* parce que la trompette d'Ibrahim y est tellement importante et que j'y utilise beaucoup de voix à l'unisson comme dans la musique africaine. Il faut juste que je travaille un petit peu là-dessus, mais je suis sûr que je vais trouver. »

Avec en poche un nouveau contrat avec le label américain Six Degrees, Piers Faccini fait présentement des premières parties aux États-Unis avant d'y retourner dans quelques mois en tête d'affiche. Il espère repasser par Montréal d'ici la fin de 2011 ou au début de la nouvelle année.

C'est la grâce qu'on se souhaite.



FOLK
PIERS FACCINI
MY WILDERNESS
TÔT OU TARD/SIX DEGREES
EN MAGASIN MARDI

NOUVELLES DU DISQUE

Intégrale Brahms

Une autre intégrale des quatre Symphonies de Brahms sort chez RCA/Sony : David Zinman et l'Orchestre de la Tonhalle de Zurich. Un coffret de trois compacts.

Mahler-Bolton

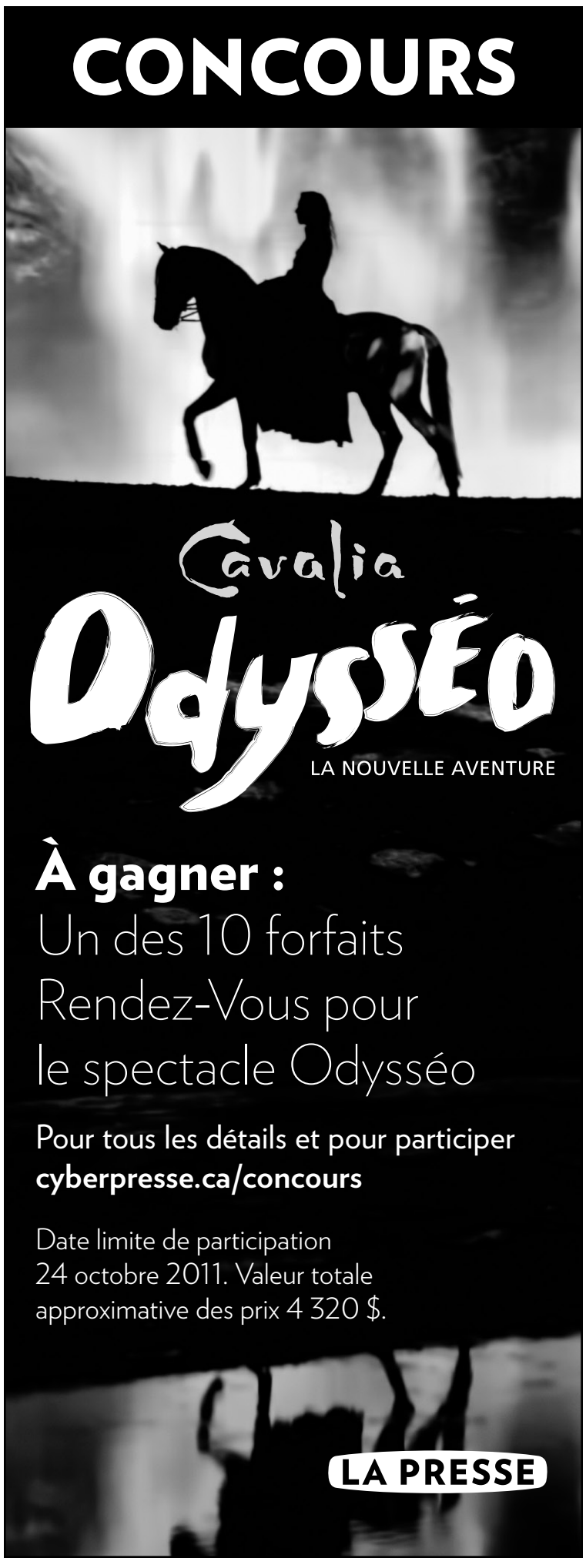
Dernière parution dans l'intégrale Mahler de Ivor Bolton et l'Orchestre du Mozarteum de Salzbourg, chez Oehms : la Sixième Symphonie.

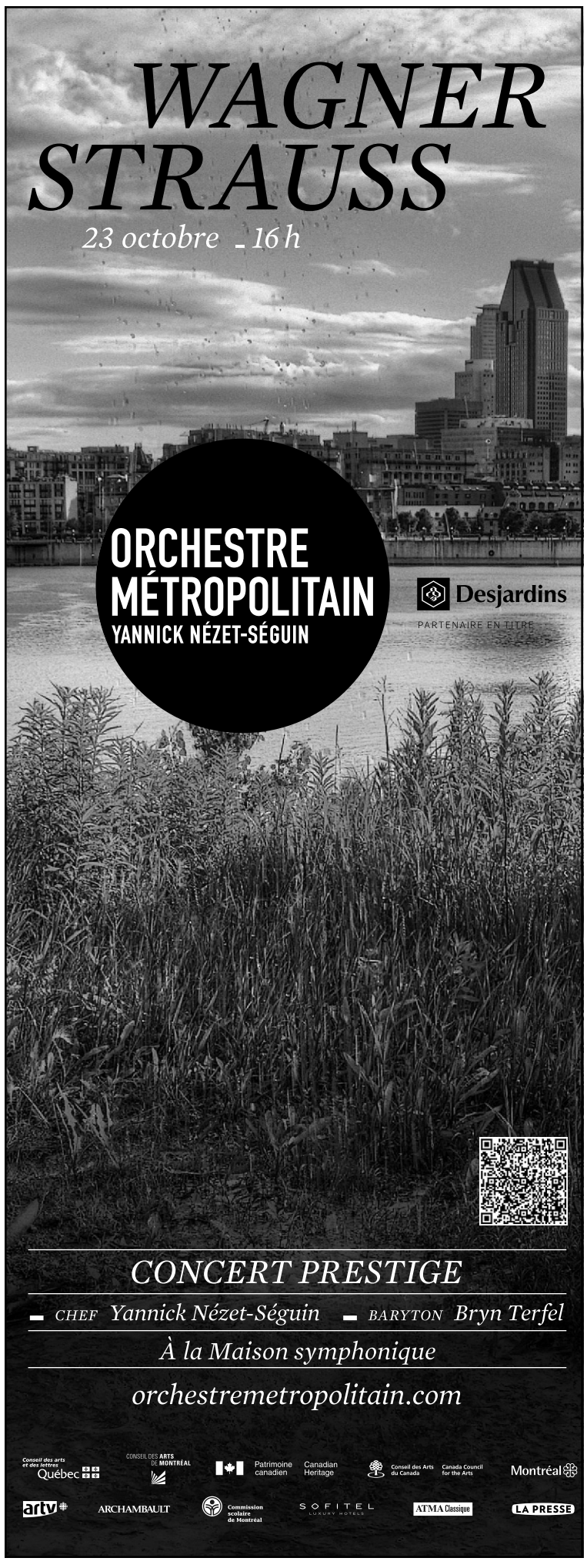
Brahms-Schoenberg

Le dernier disque EMI de Sir Simon Rattle et l'Orchestre Philharmonique de Berlin est centré sur Schoenberg : première Symphonie de chambre, *Musique d'accompagnement pour une scène de film* et, comme oeuvre principale, orchestration du Quatuor op. 25 de Brahms.

Mozart par l'Ébène

Le Quatuor à cordes Ébène, entendu au LMMC la saison dernière, consacre à Mozart son dernier disque Virgin : Quatuors K. 421 et 465, Divertimento K. 138.





ARTS ET SPECTACLES **MUSIQUE**

THE BARR BROTHERS

Une histoire qui ne s'invente pas

Les frères Brad et Andrew Barr sont originaires du Rhode Island. Avec la harpiste Sarah Pagé et le multi-instrumentiste Andrés Vial, les Montréalais d'adoption forment le groupe The Barr Brothers. Histoire – qui ne s'invente pas – d'un groupe formé grâce à un incendie et qui a enregistré son album dans une ancienne chaufferie.

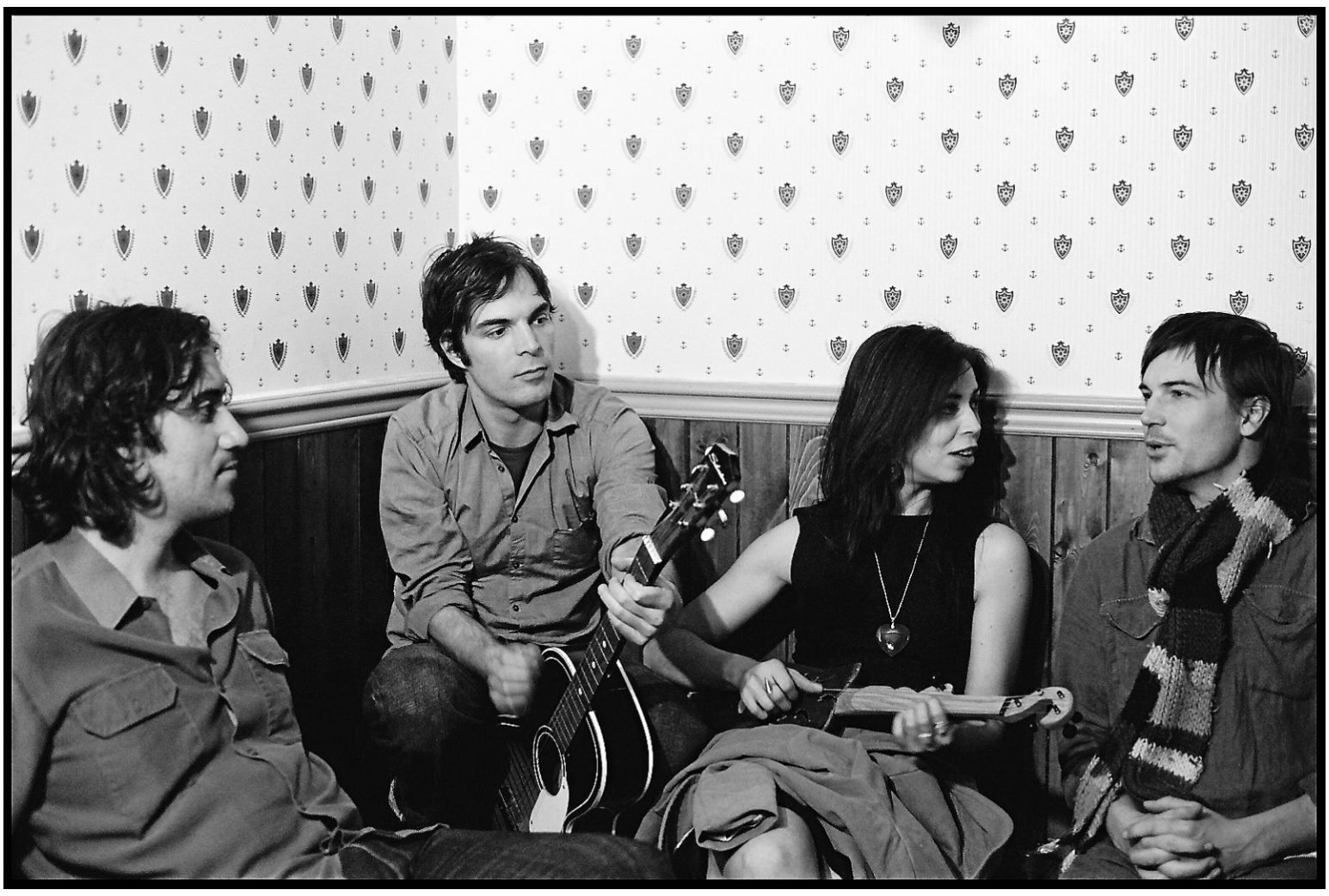


PHOTO FOURNIE PAR BONSOUND

Le disque des Barr Brothers, mixé dans plusieurs studios, dont Breakglass et hotel2tango, est prêt depuis un an, mais il vient tout juste de sortir avec Secret City Records.

ÉMILIE CÔTÉ

Tout vient à point à qui sait attendre. L'adage vaut pour The Barr Brothers qui accouchent après une longue gestation d'un disque d'une grande qualité, qui repousse les frontières du folk dans toutes les directions.

Nés dans le Rhode Island, Brad et Andrew Barr ont vécu à Boston jusqu'en 2007, avant qu'une succession d'événements des plus fortuits les mènent à Montréal. À l'époque, les deux frères faisaient partie d'un groupe nommé The Slip, qui a sorti au moins six albums. « C'était un trio de jazz expérimental, rock et country… un groupe rock sans limites ! », précise Andrew Barr.

En 2003, The Slip s'est arrêté à Montréal en tournée au défunt Swimming. « C'était notre dernière chanson. Nous avons senti de la fumée… Il y avait un incendie, raconte le chanteur et guitariste. Tout le monde devait évacuer, et devant les flammes, mon frère Andrew a rencontré Meghan, la barmaid. »

Disons que cela a cliqué entre Andrew et Meghan, à un point tel que cette dernière était au spectacle que The Slip a donné un an plus tard au Cabaret. « Puis nous sommes déménagés à Montréal. »

Encore une fois, le hasard a bien fait les choses. « Mon premier appartement était au coin de l'avenue De Lorimier et de la rue Sherbrooke. Ma voisine était la harpiste Sarah Pagé et le guitariste de Patrick Watson, indique Brad Barr. Un jour, j'étais couché dans mon lit et j'entendais Sarah jouer de la harpe. J'ai attrapé ma guitare, j'ai rejoué la même chanson et j'ai cogné à sa porte… »

Les nouveaux amis ont commencé à faire des spectacles, accueillant parmi eux le multi-instrumentiste Andrés Vial. Puis en 2007, les frères Barr ont trouvé un local situé au pied du mont Royal, dont la porte du fond donnait sur une ancienne chaufferie. « C'est devenu notre studio. C'était super d'avoir notre place… le fait que nous n'essayions pas de faire un album, mais juste de jouer de la musique. »

Les membres des Barr Brothers ont pris leur temps, si bien que leur musique n'est devenue un projet d'album qu'au printemps 2010, quand The Low Anthem a offert au quatuor d'assurer sa première partie.

Une attente payante

Le disque, mixé dans plusieurs studios, dont Breakglass et hotel2tango, est prêt depuis un an, mais il vient tout juste de sortir avec Secret City Records.

Tout vient à point à qui sait attendre. L'adage vaut pour The Barr Brothers qui accouchent après une longue gestation d'un disque d'une grande qualité, qui repousse les frontières du folk dans toutes les directions. *Give the Devil Back His Heart* est d'inspiration africaine, *Let There Be Horses* est une ballade aux claviers *groovy* alors que *Lord I Just Can't Keep From Cryin'* est un voyage immédiat dans le sud blues des États-Unis.

Il y a également *Ooh, Belle* qui rappelle Elliott Smith, Elizabeth Powell qui prête sa voix à *The Devil's Harp,* et *Cloud* (dédiée à Lhasa de Sela), enregistrée avec les portes ouvertes « pour que l'air de la rue entre dans le studio ».

« Il y a des chansons inspirées de ma transition à Montréal », ajoute Brad Barr, qui adore la famille d'artistes et d'amis de sa ville d'adoption. « Il y avait une communauté à Boston, mais ce n'était pas comme à Montréal où tu entres dans un café et que tu connais tout le monde. »

Brad Barr souligne à quel point la harpe de Sarah Pagé ajoute à la musique de The Barr Brothers. « Ça élève notre sensibilité. Il y a une grâce, surtout quand on la voit jouer. »

The Barr Brothers, qui se sont produits au dernier Festival South by Southwest, ne manque pas d'expérience de scène. Le groupe sera en spectacle à La Tulipe le 18 octobre, mais aussi un peu partout au Québec (avec Timber Timbre) et aux États-Unis.

Et pour la petite histoire, la Meghan qui était barmaid au Swimming en 2003 travaille aujourd'hui chez Opak Media, la boîte de gérance des Barr Brothers, mais aussi de Miracle Fortress et Patrick Watson.

Comme quoi on ne sait jamais où un incendie va nous mener.

The Barr Brothers seront en spectacle le 18 octobre à La Tulipe.



POP-ROCK
THE BARR BROTHERS
THE BARR BROTHERS
SECRET CITY RECORDS

BIRDY NAM NAM

Mutations obligatoires

Fin juillet 2010, Birdy Nam Nam avait créé toute une commotion au Club Soda, dans le cadre de MEG Montréal. Vedettes consacrées de l'électro française, champions *scratch-mixers* dans plusieurs compétitions mondiales, les quatre DJ, compositeurs et réalisateurs reviennent à Montréal avec du matériel neuf : l'album *Defiant Order.*



PHOTO FOURNIE PAR TURBO PRODUCTIONS

«Nous avions envie d'un truc plus radical, moins centré sur la piste de danse, plus organique, plus mental, plus mature», explique DJ Pone, au sujet du plus récent album de Birdy Nam Nam, *Defiant Order*.

ALAIN BRUNET

Directement de Paris, DJ Pone relate l'évolution récente de BNN, qu'il forme avec ses vieux potes Crazy B, Little Mike, DJ Need. Rappelons que leur groupe s'est imposé aux Victoires de la musique en 2010, catégorie révélation Électronique ou Dance de l'année, supplantant du coup Air, Wax Tailor et David Guetta. Ce n'est pas rien.

Ces musiciens n'entendent pas en rester là, en témoigne ce nouvel opus qui sera la matière principale de la soirée dominicale.

« Pour *Defiant Order*, on a bossé avec le réalisateur Para One qui est aussi notre pote et notre voisin de palier. Avec lui, nous avions envie d'un truc plus radical, moins centré sur la piste de danse, plus organique, plus mental, plus mature. Vous savez, la *french touch* 2.0 d'il y a trois ans avait pris un coup de vieux. Depuis lors, des mecs comme ceux du label Sound Pelegrino ont déniché des sons vraiment mortels ! Avec James Blake, on a aussi pris toute une claque. En peu de temps, donc, il se passe beaucoup de choses en musique électronique ; il nous fallait un vrai changement. »

Pour arriver à ce « truc plus frais », DJ Pone revendique paradoxalement l'usage de « références assez *old school* ».

« Le point commun entre nous quatre et Para Ne, de justifier DJ Pone, c'est que nous sommes des fans finis de hip-hop, période 1990 à 2000. C'est pourquoi nous avons utilisé à fond des machines très populaires de cette époque comme la SP 1200 ou la MPC 60, afin d'obtenir un grain particulier pour nos rythmes. Nous avons aussi gratté des vinyles, nous avons fait des plans qu'on faisait quand on est en compétition de DJ pour les adapter à une production studio. En somme, nous avons fait beaucoup de bidouille avec des platines et des sons trafiqués. »

Pas question de se tenir pour acquis au sein de Birdy Nam Nam, force est de déduire : « Nous imposons nos choix, sinon ça ne serait que du divertissement. Vous savez, si Radiohead avait écouté son public, il n'y aurait jamais eu de *Kid A*. Tu sors quelque chose de neuf, tu as toujours des réticents, ceux que qui te préféraient avant, et ceux qui aiment découvrir. C'est le jeu, quoi ! »

Pas question non plus de miser sur les artifices visuels au rendez-vous montréalais : « À Montréal en 2010, rappelle DJ Pone, nous avions offert le même spectacle que nous donnions en France, mais sans le visuel. Nous disposions alors de tout un arsenal que nous ne pouvions faire traverser en Amérique. Or, cette fois, il n'y aura aucun décalage entre la France et le Québec, car la nouvelle tournée est beaucoup moins considérable sur le plan visuel.

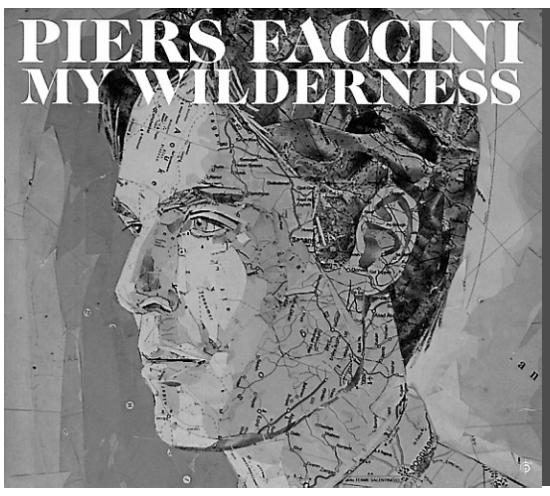
« Et puis, c'était devenu la course aux spectacles à grand déploiement ; il y a eu Daft Punk, Vitalic, Justice, nous-mêmes. Non seulement n'avons-nous pas actuellement les moyens de refaire de telles mégatournées, mais encore avons-nous envie de revenir aux fondements de notre musique – ce qui avait d'ailleurs très bien marché à Montréal l'an dernier. »

Bien évidemment, ces as DJ, sacrés champions de compétitions internationales avant de fonder Birdy Nam Nam, s'apprêtent à nous éblouir en temps réel. Mais… « On ne fait pas de technique pour la technique, prévient DJ Pone. Nous n'offrons pas une performance de cirque bien qu'il y ait une part de risque et de virtuosité. Nous visons d'abord un concert abouti musicalement, c'est-à-dire un show de près de deux heures avec une qualité de son irréprochable et une vraie progression dramatique. Un vrai voyage. »

Birdy Nam Nam se produit demain au Club Soda. Le programme sera partagé avec d'autres artistes, dont Dooze Jackers.

STÉRÉO

LE DISQUE DE LA SEMAINE



FOLK
PIERS FACCINI
MY WILDERNESS
★★★★
TÔT OU TARD/
SIX DEGREES

Le cadeau

La musique de Piers Faccini est folk dans ce que le folk a de plus essentiel. Les chansons de cet Anglais aux racines italiennes, établi en France, racontent des histoires universelles sur des musiques qui ne le sont pas moins. Des musiques organiques qui puisent à des sources multiples et les intègrent avec tellement d'intelligence et de sensibilité qu'on ne distingue bientôt plus leurs couleurs européennes, américaines ou africaines. Des chansons dans lesquelles le violoncelle de l'ami Vincent Ségal, la trompette d'Ibrahim Maalouf et les guitares, l'harmonica et la voix veloutée de Faccini cohabitent avec les percussions de son complice romain Simone Prattico et le n'goni du griot malien Makan Tounkara. Treize chansons-fables qui, comme *That Cry* et la très belle *Three Times Betrayed*, nous surprennent par un changement de rythme ou de ton. Ça devient du Piers Faccini, l'aboutissement logique, et éblouissant, d'une démarche entreprise dès son tout premier album *Leave No Trace* en 2004. Treize chansons comme un voyage dont toutes les étapes sont aussi fascinantes les unes que les autres et qu'il faut écouter en boucle. *My* Wilderness confirme ce qu'avaient deviné ceux qui ont applaudi Piers Faccini à l'Astral l'an dernier : voilà un artiste sur lequel il faudra désormais compter. (En magasin mardi)

— **Alain de Repentigny**

À télécharger : *Dreamer, Three Times Betrayed*



POP
LES BB
UNIVERS
★★
MUSICOR

Retour vers le passé

À quoi ressemble la mouture 2011 des BB, qui ont fait battre tant de cœurs il y a une vingtaine d'années ? Disons que le résultat musical est un peu à l'image de la pochette joyeusement modifiée dans Photoshop : beaucoup d'efforts sont déployés pour dégager une image de jeunesse et d'actualité… Mais force est d'admettre que les fans de Patrick Bourgeois, Alain Lapointe et François Jean ne seront pas dépaysés. Le trio n'a pas oublié sa recette, qu'on retrouve jusque dans l'utilisation d'un chœur d'enfants (Vous vous rappelez *Seul au combat* ?). Comme dans le bon vieux temps, les BB servent une pop légère et rythmée, des ballades un brin sirupeuses, des textes à l'eau de rose. Il ne manque que les cris des *groupies* ! La locomotive de l'album réalisé par Fred St-Gelais : une collaboration vitaminée avec Marie-Mai sur la pièce-titre. Pour le reste, on ne croule pas sous l'originalité, mais on ne peut pas nier le sens de la mélodie de Patrick Bourgeois, qui manie très bien l'art de pondre des refrains qui restent ancrés au creux de l'oreille.

— **Geneviève Bouchard**, *Le Soleil*

À télécharger : *Univers*



ROCK
KASABIAN
VELOCIRAPTOR!
★★★
COLUMBIA/SONY

Meilleur en pièces détachées

Coqueluche — ou presque — de la presse rock britannique, Kasabian poursuit sur la voie de l'écartèlement avec ce quatrième disque. Encore une fois, on s'étonne un peu de voir des jeunes hommes tenter de réinventer la roue avec autant de conviction, de panache et un sans-gêne qui, au fond, est typique des groupes anglais. Kasabian cherche l'hymne ultime. Toujours. Sur n'importe quel ton et dans n'importe quelle direction. *Velociraptor !* (réalisé par comme l'album précédent par *Dan the Automator*) est, par conséquent, un disque foisonnant qui embrasse l'électro (*I Hear Voices*), les Beatles (*La fee verte*, qui fait un clin d'oeil à *Lucy in the Sky With Diamonds*) et même l'exotisme de la musique turque importée dans le brit-rock (*Acid Turkish Bath*). Kasabian, au final, est une sorte d'éponge : ce groupe a tout absorbé et est capable de tout. Ça ne donne pas des albums très cohérents, mais des chansons parfois fantastiquement accrocheuses qui se goûtent pleinement une fois disséminées dans des listes de lecture.

— **Alexandre Vigneault**

À télécharger : *Switchblades Smiles*



ÉLECTRO
RADIOHEAD
TKOL RMX 1-7
★★★★
INDÉPENDANT

Effet miroir

On a espéré un deuxième volume d'enregistrements inédits à *The King of Limbs* de Radiohead, paru le printemps dernier. On reçoit plutôt ce généreux album de dix-neuf remixes, et personne n'y perd au change. De Jamie xx à Pearson Sound, en passant par Four Tet, Blawan et Mark Pritchard (Africa Hi-Tek), Radiohead recrute la crème de la scène bass music anglaise — soit dit en passant, on se plaît à imaginer que la plupart de ces remixeurs ont influencé le son du dernier album studio du groupe. Voyons ces invitations comme de belles marques de reconnaissance de la part de Yorke et compagnie. Aucune de ces versions ne déçoit (même le remix d'à peine deux minutes de Jamie xx), plusieurs sont carrément brillantes. En vrac, on retient la version du Montréalais Jacques Greene (*Lotus Flower*, un house funky tout en subtilité), de Lone (viscéral *Feral*), l'exploration dub de *Bloom* par Harmonic 313, ou encore la douillette relecture de *Separator* par Four Tet. L'intégration entre le rock du groupe et la scène électronique contemporaine est ainsi scellée par cette collection de remixes. Que du bon.

— **Philippe Renaud**, collaboration spéciale

À télécharger : *Feral*, *Lotus Flower*



JAZZ
SF JAZZ COLLECTIVE
MUSIC OF
STEVIE WONDER…
★★★ ½
SF JAZZ RECORDS

Stevie Wonder jazzifié

Constitué en 2004 par le festival de jazz de San Francisco, le SF Jazz Collective a pour objet d'approfondir le répertoire de différents compositeurs. Réparti sur trois CD, offert en téléchargement légal, cet enregistrement public (à New York) fait état d'un corpus parfaitement jazzifiable : la musique de Stevie Wonder. On y repère parmi ses titres les plus costauds : *Superstition, Race Babbling*, *Blame It On the Sun*, *Do I Do*, *Sir Duke*. Ses meilleures ballades aussi : *Creepin'*, *Blame On The Sun*, *Visions*, *My Cherie Amour*. On en a conservé les thèmes, certaines progressions harmoniques, puis on a procédé à certaines mutations. Depuis qu'on l'estime savant, le jazz n'a cessé d'élever la chanson populaire en la reconstruisant. Réharmonisation, complexification rythmique, transformation mélodique, réorchestration, improvisation. À ce corpus de Stevie Wonder se greffent des compositions originales du trompettiste Avishai Cohen, des saxophonistes Miguel Zenon et Mark Turner, du pianiste Edward Simon, du contrebassiste Matt Penman, du vibraphoniste Stefon Harris, du tromboniste Robin Eubanks, du batteur Eric Harland. À découvrir sur scène, le 12 octobre à L'Astral.

— **Alain Brunet**

À télécharger : *Visions*



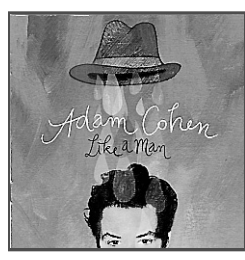
JAZZ-WORLD
GYPSOPHILIA
CONSTELLATION
★★★
FORWARD MUSIC

Gypsophiles, unissez-vous !

Gypsophila est un genre de plantes de la famille des caryophyllacées. Dans le cas qui nous occupe, la métaphore des gypsophiles n'est pas que florale, elle est d'abord gitane. Tzigane. Manouche. Mais dont les fleurs sont hybridées avec d'autres espèces : valse, tango, folklores balkaniques, jazz moderne, jazz primitif, musique de chambre de tradition classique ou même country. Issu de Nouvelle-Écosse, ce groupe est composé de trois guitaristes et multi-instrumentistes (Ross Burns, Alec Frith, Nick Wilkinson), d'une violoniste (Gina Burgess), d'un contrebassiste (Adam Fine), d'un trompettiste (Matt Myer), d'un claviériste (Sageev Oore). Ces musiciens sont de bon niveau sans prétendre à la grande virtuosité, leur mélange acoustique s'inscrit dans une mouvance musicale qui ne cesse de fleurir depuis les années 90. Gypsophilia tente de nouvelles greffes au jazz manouche, suggère un mélange qui lui est propre. Le résultat est agréable, la démarche est sincère, mais cette courtepointe me semble assez convenue pour qui s'intéresse à cette mouvance. Voilà néanmoins un groupe qui peut offrir des ambiances relevées dans les festivals et s'attirer de nouveaux fans déjà gagnés à cette esthétique.

— **Alain Brunet**

À télécharger : *Montréal*



CHANSON
ADAM COHEN
LIKE A MAN
★★★ ½
EMI

Trouver sa voix

Ce qui frappe d'entrée dans ce nouvel album d'Adam Cohen, c'est la ressemblance troublante avec le Leonard Cohen des débuts : dans l'accompagnement sobre et senti (guitare acoustique, orgue, un soupçon de piano, des cordes occasionnelles), dans la voix nasillarde et le phrasé, dans la présence féminine à l'arrière-plan (Jennifer Warnes) et dans le texte intelligent, évocateur, le sens de la formule et le sourire en coin. Qui d'autre qu'un Cohen aurait pu écrire « I've seen you with nothing on but the radio » ? Et pourtant, comme le faisait remarquer un collègue fan de Leonard Cohen, cette ressemblance avec le paternel ne gâche en rien le plaisir que procure l'écoute de *Like a Man*. Après avoir créé dans le déni pour mieux affirmer sa propre identité, Adam assume pleinement son héritage jusqu'à citer *So Long Marianne* dans sa chanson *Beautiful*. Ce faisant, à 39 ans, il trouve sa véritable voix. Il y a bien sûr dans le lexique et dans les thèmes une parenté évidente avec la manière Cohen, mais on imagine mal Leonard Cohen chanter *Girls These Days*. *Like a Man* prouve qu'Adam Cohen peut écrire des bijoux de chansons qui lui appartiennent. Ce n'est pas rien.

— **Alain de Repentigny**

À télécharger : *What Other Guy, Like a Man*

EXTRAITS À TÉLÉCHARGER

ÉMILIE CÔTÉ

TOUT NUE AVEC TOI, MARA TREMBLAY

Mara Tremblay a annoncé la sortie d'un album *live* studio qui sortira le 25 octobre. Enregistré l'été dernier avec l'équipe étoile formée d'Olivier Langevin, Guillaume Chartrain, Pierre Fortin, Jocelyn Tellier et Pierre Girard, le disque comprend onze pièces, dont neuf des trois premiers albums de la chanteuse, et deux autres de son plus récent. Le premier extrait, *Tout nue avec toi*, est très prometteur, tout comme la vidéo mise en ligne sur le site de Mara Tremblay. Ambiance feutrée, des guitares sensibles tout en puissance et la voix de Mara qui vibre… On a hâte d'entendre le reste !

UPTOWN, THE WORLD PROVIDER

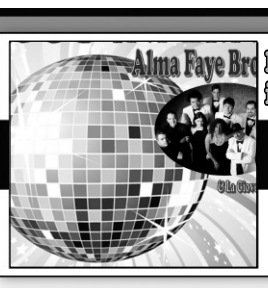
Uptown ouvre le quatrième album du groupe montréalais The World Provider, sorti il y a trois semaines et réalisé par Murray Lightburn de The Dears. C'est du bon pop-rock léger et accrocheur — moins électro que les disques précédents —, avec une touche de guitares rock garage qui s'ajoute aux claviers dansants propres au groupe. Mais on le sait, c'est en spectacle que The World Provider est au meilleur de sa forme avec Malcolm Fraser qui est déguisé et qui sautille tout partout.

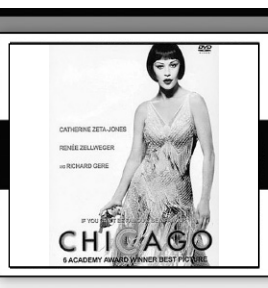
MIDNIGHT CITY, M83

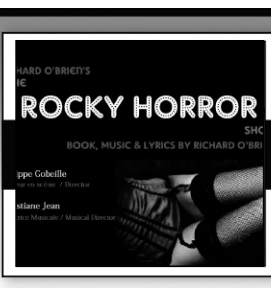
Midnight City (Remixes), M83. Le nouvel album du groupe électro français M83, *Hurry Up, We're Dreaming*, sortira le 18 octobre. Sombre, envoûtant et dansant, le premier extrait lancé l'été dernier, *Midnight City*, se termine en puissance avec une envolée de saxophone. La chanson vient même de donner suite à un EP de remix, faits par Trentemoller, Big Black Delta, Man Without Country et Team Ghost. Rappelons que M83 sera en spectacle à la SAT, le 19 novembre.

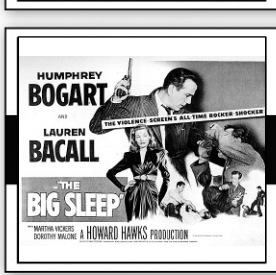


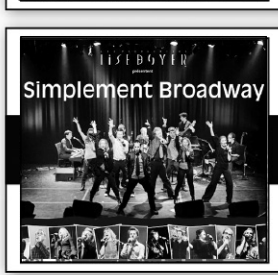
THÉÂTRE RIALTO
Vente des billets :
Billetterie du Théâtre : 514 770-7773
Ticketpro.ca 514 790-1111
Banquettes - Loges - Groupes -
Location de la salle :
514 268-7069 / ecarosielli@gmail.com
5723, av. du Parc, Montréal
theatrerialto.ca

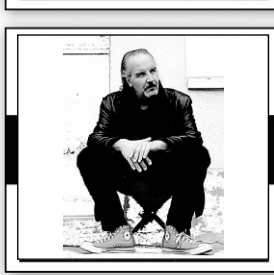

Disco inferno
8 OCT. 20H30


Comédies musicales: Chicago
9 OCT. 19H30


Rocky Horror Show
29-31 OCT. 20H30


Festival du film noir: The Big Sleep
7 NOV. 19h30


Simplement Broadway
12 NOV. 20H30


Philippe Noireaut en solo
13 NOV. 19H00

ARTS ET SPECTACLES **ARTS VISUELS**



PHOTO FOURNIE PAR LA TRIENNALE QUÉBÉCOISE 2011

À l'occasion de la Triennale, le Montréalais Mathieu Beauséjour a réinstallé *Icarus : Acéphale*, œuvre qu'il a exposée récemment à Gatineau. On y voit notamment un homme avec une faux dans les mains et dont la tête est remplacée par un soleil.

TRIENNALE QUÉBÉCOISE 2011

L'ère de l'interrogation

Avec un budget de 1 million, la Triennale québécoise 2011 est le plus gros projet du Musée d'art contemporain de Montréal. Une cinquantaine d'artistes travaillant au Québec ont été choisis pour illustrer le portrait 2011 de l'art visuel dans la province. Des artistes qui s'interrogent, dialoguent avec le passé et proposent des créations surprenantes pour faire travailler nos méninges.

ÉRIC CLÉMENT

Présentée jusqu'au 3 janvier 2012, cette deuxième Triennale québécoise d'art contemporain est le « maintenant de la création artistique au Québec », explique Marie Fraser, conservatrice en chef du Musée d'art contemporain de Montréal, qui organise l'événement.

Avec les commissaires Lesley Johnstone, Mark Lanctôt, François LeTourneux et Louise Simard, Marie Fraser s'est rendue dans les régions artistiquement les plus fertiles du Québec. Ils ont sélectionné ensemble une cinquantaine d'artistes (au lieu de 38 en 2008) : des peintres, des photographes, des vidéastes et des performeurs. Un grand nombre d'entre eux sont des artistes d'installation.

Le prototype de l'artiste qui crée son œuvre dans son atelier et l'accroche au musée a changé. « L'artiste explore maintenant les conditions de l'exposition et de la présentation de son travail. Ça fait partie de son idée et de son œuvre, dit Marie Fraser. Ça nous a fascinés. »

Les œuvres présentées sont plus que jamais originales, impliquant de plus en plus une fonction performative par le son, l'espace ou l'intervention de l'artiste.

« Des artistes travaillent à redéfinir la performance dans un contexte muséal avec présence de l'artiste dans son lieu d'exposition et une préoccupation de l'artiste quant à la relation de son œuvre avec le public. On a senti qu'on a touché quelque chose de nouveau. »

Une expérience à vivre

Cette Triennale est plus une expérience à vivre qu'une exposition à visiter. L'artiste Massimo Guerrera a par exemple organisé *in situ* une version de son atelier avec son installation *La réunion des pratiques*. Il y fera plusieurs interventions et causeries. Le créateur d'environnements sociaux et gastronomiques ontarien Dean Baldwin a transformé un voilier en bar, dans l'atrium du musée, où l'on pourra, à l'occasion, prendre un verre.

La participation du public fait véritablement partie du leitmotiv de cette Triennale intitulée d'ailleurs *Le travail qui nous attend,* pour inciter les visiteurs à poursuivre la réflexion entamée par les artistes.

L'œuvre lumineuse de Rafael Lozano-Hemmer, que l'on peut admirer tous les soirs jusqu'au 6 novembre sur la place des Festivals, donne une grande importance au public puisque c'est lui qui va manœuvrer les leviers qui permettront de créer des sculptures lumineuses dans le ciel à partir de projecteurs commandés par ordinateur. « Productrice d'images » née à Lévis, Jacynthe Carrier a l'honneur de voir une image de son installation vidéographique *Rites* figurer sur la couverture du catalogue de la Triennale. Sans doute parce qu'elle traduit bien l'éclectisme de cette sélection artistique, organisant des tableaux vivants en pleine nature qu'elle filme et photographie.

« Pour moi, le médium est de produire de la fiction et de la poésie en faisant de la photographie tout en ayant la vidéo en tête et de la vidéo en pensant à la photo ! », dit-elle.

Rites est une installation qui évoque la relation entre le corps et le lieu, ce que Jacynthe Carrier appelle des « manœuvres d'habitation ». Dans la salle du musée, trois écrans retransmettent cette performance fondée sur la réalité des paysages et leur interaction avec l'être humain.

Exposée dans l'espace culturel Georges-Émile-Lapalme de la Place des Arts, Lynne Marsh présente aussi une installation vidéographique, *The Philarmonie Project*, qui étudie les coulisses de la production artistique.

De son côté, le Montréalais Mathieu Beauséjour a réinstallé *Icarus : Acéphale* qu'il a exposée récemment à Gatineau. Une partie de l'installation est reproduite sur le mur d'entrée du musée : un homme avec une faux dans les mains et dont la tête est remplacée par un soleil.

« À l'origine, *Icarus* est un projet de dessin où je devais couvrir des surfaces et trouver un centre et une marge, un vide et un plein, le noir et le blanc, avec également l'idée du centre et du soleil qui devient un motif dans toutes les pièces » explique-t-il.

Un store crée des espaces vides et pleins, « noirs » et « blancs » grâce à la lumière du soleil dont on entend dans la pièce suivante les sons enregistrés par la NASA.

L'artiste américain Grier Edmundson expose des œuvres peintes évoquant le passé et placées sur un papier peint au motif de « cow-boy ». Son inscription « *Sometimes I am content* » semble évoquer à la fois son intégration et son souci du contenu.

Réactualiser le passé

Les artistes de la Triennale réactualisent le passé, selon Marie Fraser. « On dirait qu'ils sont préoccupés par la relation qu'on entretient avec le passé et plus particulièrement avec la modernité, dit-elle. Beaucoup d'artistes retravaillent des éléments de l'abstraction, mélangeant genres et styles, retravaillant de grands enjeux de l'histoire de l'art moderne, que ce soit en photographie, en peinture ou en sculpture. »

Dans le cas de Sophie Bélair Clément, cette réconciliation avec le passé se traduit par la réappropriation d'un travail d'El Lissitzky qui avait créé un espace d'exposition pour ses œuvres abstraites à Berlin en 1923. Elle reconstruit donc à Montréal cet espace détruit à Berlin et reconstruit aux Pays-Bas en 1965.

« Ces dialogues avec l'histoire sont extrêmement intéressants, dit Marie Fraser. Dans la Triennale, des questions plus politiques, plus sociales et plus sombres sont évoquées. Les artistes se posent les mêmes questions que nous. »

Les sons des fonds du Saint-Laurent par Magali Babin, le film arctique de l'Albertain Charles Stankievech ou les vidéos de nature sauvage de Frédéric Lavoie sont éloquents de préoccupation et de questionnement quant à la réalité de notre biodiversité.

« Les artistes sont préoccupés, dit Marie Fraser. L'art ne véhicule pas nécessairement un message clair, mais nous force à poser un autre regard sur le monde dans lequel nous vivons. C'était la même chose à la Renaissance. À l'époque, c'était entre nous et Dieu. Là, c'est entre nous et le monde. »

La participation du public fait véritablement partie du leitmotiv de cette Triennale intitulée d'ailleurs *Le travail qui nous attend*, pour inciter les visiteurs à poursuivre la réflexion entamée par les artistes.

Triennale québécoise 2011, au Musée d'art contemporain de Montréal jusqu'au 3 janvier 2012.

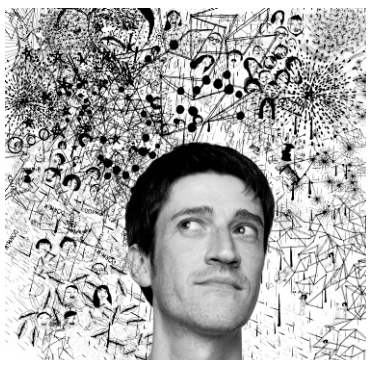
CYBERPRESSE.CA

TRIENNALE
Autres informations sur la Triennale à lire sur **cyberpresse.ca/triennale**

LES PERFORMANCES *LIVE*

La performance est un élément important de la création actuelle. Des artistes se produiront en direct tous les mercredis soir du 12 octobre au 30 novembre : l'improvisation contrôlée de PME-ART le 12 octobre; 2boys.tv, le 19 octobre; L'Orchestre d'hommes-orchestres (LODHO), de Québec, le 26 octobre; Karl Lemieux et ses projections incandescentes, le 2 novembre; la performance sonore dans l'obscurité de Tim Hecker le 9 novembre; la performance sous hypnose de Dominique Pétrin et George Rebboh le 16 novembre; les trois axes de la performeuse Sylvie Cotton du 23 au 25 novembre; et le platiniste Martin Tétreault, le 30 novembre.

LES NOCTURNES



Jérôme Minière

Le 4 novembre, l'auteur-compositeur-interprète Jérôme Minière présentera les chansons de son dernier album *Le Vrai le Faux*, illustrées par des projections de son cru. Le 2 décembre, l'artiste ontarien Steve Bates (qui fait partie de l'exposition avec son installation sculpturale et sonore *Concertina*) créera une Nocturne de musique électronique. Les Nocturnes sont organisées les premiers vendredis de chaque mois, de 17h à 21h, avec visite des salles, service de bar et concerts de musique. Les 4 novembre et 2 décembre, on pourra aussi avoir accès aux vidéos sur l'art à 17h30 et 19h30.

LA TRIENNALE EN CHIFFRES

1 000 000

Coût de la Triennale en dollars.
Le tiers provient de commandites de la part de Collection Loto-Québec, Hydro-Québec et le Partenariat du Quartier des spectacles).

75

Nombre de jours de l'évènement artistique.
Le musée est fermé le lundi sauf le 10 octobre.

55

Nombre d'artistes
participant à la Triennale, sans compter les participants aux performances, très nombreux parfois, comme dans le cas de celles de Sylvie Cotton (40!).

DENIS BERNARD ET FANNY BRITT / *Chaque jour*

Violence souterraine

Denis Bernard voulait ouvrir la saison de la nouvelle Licorne avec une création québécoise. Il a jeté son dévolu sur l'auteure Fanny Britt, qui poursuit dans *Chaque jour* son exploration des dessous des relations de couples. Relations tordues, tendues et dérangeantes, avec, comme toile de fond, une société en pleine déroute. Un conseil : accrochez-vous.



PHOTO ÉDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE, LA PRESSE

L'auteure Fanny Britt et le directeur artistique de la Licorne, Denis Bernard.

JEAN SIAG

Fanny Britt a toujours eu un point de vue critique sur les valeurs véhiculées par la société. Ses personnages, toujours bien ancrés dans le quotidien, se font tous plus ou moins avaler par une société qui dicte ses règles. Qui nous dit quoi consommer, quoi penser, quoi porter ou quoi regarder.

Sa pièce *Chaque jour* cogne sur ce même clou, toujours avec cet esprit vif et grinçant qui fait rire jaune et créé des malaises. Mais pour la première fois, l'auteure d'*Hôtel Pacifique* et d'*Enquête sur le pire* trempe l'orteil dans un courant fantastique ou surnaturel, qui fait ressortir le caractère pathétique de ses antihéros.

Denis Bernard a tout de suite été interpellé par ce huis clos, qu'il a mis en lecture au Festival du Jamais lu il y a deux ans.

Le récit est celui d'un jeune couple, Joe et Lucie, qui se trouve dans l'appartement de la patronne de Lucie, Carole, pour nourrir son chat en son absence. Tranche de vie à la limite banale, mais qui dérape. « Joe en apesanteur », écrit l'auteure dans sa première didascalie. Le jeune homme vivra une espèce de transe provoquée par l'écoute d'une pièce musicale au cœur d'une histoire qui prend une tournure inattendue.

Le directeur artistique du Théâtre de la Manufacture, Denis Bernard, a tout de suite été interpellé par ce huis clos, qu'il a mis en lecture au Festival du Jamais lu il y a deux ans. Il s'est ensuite engagé à en faire la mise en scène. « Ça faisait image dans ma tête, dit-il. J'ai aimé le sujet, les personnages. Et puis, il y a dans ce texte une parole qui est très forte. »

Ce qui frappe d'abord à la lecture de *Chaque jour*, c'est la violence des dialogues. Joe et Lucie, qui seront interprétés par Vincent-Guillaume Otis et Anne-Élisabeth Bossé, s'aiment en même temps qu'ils se méprisent. Ils ne sont apparemment unis que par « le cul », tout le reste est violence. « Ce sont des enfants en quête de sens, explique Fanny Britt. Ils sont incapables d'exprimer la bienveillance. »

Pourquoi tant de violence ? « J'ai toujours été fascinée par l'humiliation, précise l'auteure. Et dans la pièce, les deux personnages s'humilient tout le temps, comme pour se protéger. Il y a une partie de moi qui voulait les rendre désagréables pour le public. Pour qu'il soit blessé comme mes personnages. C'était aussi une façon pour moi de montrer les dessous de qui nous sommes. Le grondement souterrain de nos blessures d'enfance. Le rejet, la solitude, le manque d'amour. »

Dans la première version, *Chaque jour* ne mettait en scène que les personnages de Joe et Lucie. Mais Denis Bernard a proposé à son auteure en résidence de créer un troisième personnage afin d'augmenter la « théâtralité » du texte. D'où l'apparition de Carole, qui sera interprétée par Marie Tifo. « Carole nous a permis de voyager dans la psyché de Joe et Lucie, explique Denis Bernard. Carole faisait en sorte que scéniquement, je pouvais explorer le avant et après le drame. »

Car *Chaque jour* multiplie les allers-retours dans le temps. Ces ruptures d'espace et de temps ont représenté un défi de taille pour le metteur en scène, qui a beaucoup travaillé les transitions. « Il a fallu que l'on soit le plus fluide possible et le plus spectaculaire aussi. La construction du décor était très importante pour faire chevaucher les différentes scènes, ici dans un appartement, là dans le métro. »

Comme dans plusieurs de ses pièces, la télévision est de nouveau la cible de Fanny Britt. « La télévision est pour moi le symbole d'une existence engloutie dans l'ignorance et le minable. La violence de Joe et Lucie est aussi née de cette maladie d'engourdissement provoquée par la télévision. »

***Chaque jour*, à La Licorne du 11 octobre au 19 novembre.**



ARTS ET SPECTACLES **THÉÂTRE**

OLIVIER CHOINIÈRE / Aux Écuries

Pour un théâtre d'art et de communauté

En activité depuis cinq ans déjà, le théâtre Aux Écuries rouvre vendredi prochain au terme d'importants travaux. Pour les cinq compagnies qui participent au projet, il ne s'agit pas d'une réouverture après rénovations, mais de l'avènement d'un nouveau théâtre ouvert à des pratiques diverses et animé par un désir concret de s'inscrire dans une communauté.



PHOTO ÉDOUARD PLANTE-FRÉCHETTE, LA PRESSE

Les idéateurs et directeurs du théâtre Aux Écuries : en haut, Olivier Choinière, Olivier Ducas, David Lavoie (directeur général); en bas, Marilyn Perreault, Sylvain Bélanger, Annie Ranger et Marcelle Dubois.

ALEXANDRE VIGNEAULT

Q Aux Écuries fonctionne depuis des années déjà. En quoi la présente saison constitue-t-elle un acte de naissance ?

R L'aboutissement du projet sur lequel on travaille depuis 2005, c'est le lieu tel qu'il va l'être le 14 octobre. Avant, on occupait l'espace de création du Théâtre des Deux mondes. Ce qui va changer, c'est qu'il va y avoir la salle qui existe déjà, un café, une billetterie, une aire d'accueil digne de ce nom, un studio de 100 places, trois salles de répétition, des bureaux et un entrepôt. Les gens étaient invités depuis cinq ans dans un lieu où on était en train de rêver. Là, le rêve se réalise.

Q Les salles se multiplient à Montréal, alors qu'on tend à dire que les billets ne se vendent pas forcément bien. Qu'est-ce qui justifie l'ouverture d'un nouveau théâtre ?

R On avait besoin d'un nouveau lieu pour accueillir des pratiques qui se multiplient et se diversifient. Le public va se multiplier et se diversifier avec elles. (...) Des spectacles présentés dans des salles comme La Chapelle, Espace libre et La Licorne affichent souvent complet. Quand un spectacle est bon, la salle est pleine et on regrette de ne pouvoir faire que 20 ou 30 représentations. Faisons du bon théâtre et il y aura du monde dans les salles.

Q Comment définir l'identité du théâtre Aux Écuries ?

R D'abord par sa direction artistique à sept têtes, ce qui existe peu ailleurs. Et c'est vraiment sept têtes, en ce sens qu'elles peuvent aller dans des directions différentes, voire opposées, sur le plan artistique. Aux Écuries permet de réunir ces gens-là sous un même toit, puisque ce lieu est un espace de création et de diffusion pour nous, mais c'est aussi un lieu qu'on souhaite ouvert aux autres pratiques et aux autres compagnies. Ces sept directions-là vont aller chercher des projets et des esthétiques qui vont aussi aller dans des directions différentes. [...] Ce ne sera pas un théâtre de consensus.

Q Qu'est-ce qui vous réunit ?

R Un esprit de communauté et de partage. Ce qui est à la base du projet, c'est du monde qui se dit : on a besoin d'un local de répétition, d'administration, d'un photocopieur... On a jugé qu'il était plus profitable de partager tout ça. Le constat de base, c'est qu'une société individualiste a ses limites et on les a vécues. On est dans un retour collectivement et pas juste notre génération. Il y a une envie de retrouver un esprit communautaire. L'esprit fondateur d'Aux Écuries ne passe pas par de grandes idées, mais par des choses très concrètes.

Q Villeray est un quartier plus pauvre et plus diversifié que d'autres à Montréal. Est-ce que le théâtre se sent une responsabilité de faire écho à cette réalité ?

R Je pense que cette présence et les échanges qu'on va avoir vont influencer certains projets. Mon ambition est éventuellement de faire des projets directement avec le voisinage. [...] Le rapport au voisinage, pour moi, c'est tout sauf celui d'une machine à faire des spectacles qui veut vendre des billets. Le rapport à ce qu'est le spectateur, c'est tout sauf celui à un consommateur qui va consommer un produit culturel entre 20 h et 22 h et rentrer chez lui. L'idée, c'est de sortir de ce discours marchand.

La direction artistique du théâtre Aux Écuries est composée de sept personnes qui représentent cinq compagnies : Sylvain Bélanger (Théâtre du Grand Jour), Olivier Ducas et Michel Monty (La pire espèce), Marilyn Perreault et Annie Ranger (Théâtre I.N.K.), Marcelle Dubois (Les porteuses d'aromates et Festival du Jamais Lu) et Olivier Choinière (L'ACTIVITÉ).

Nuit blanche aux Écuries

Souligner l'ouverture d'un théâtre en présentant une pièce, c'est bien, mais ce n'est pas assez quand on a l'ambition de faire les choses différemment. Aux Écuries met en scène sa propre naissance avec une série de performances artistiques gratuites étalées sur 24 heures. Coup d'œil.

17 h à 19 h : manifeste

Un BBQ aura lieu devant le théâtre (7285, rue Chabot) au terme de processions qui auront visité les 13 autres théâtres montréalais. Les sept directeurs artistiques d'Aux Écuries en profiteront pour lire un manifeste.

20 h : *Just Fake It*

Première de la première pièce présentée dans le nouveau théâtre Aux Écuries. L'honneur revient à la compagnie Joe Jack et John et à sa pièce *Just Fake It*, où il est question des arrangements qu'on prend avec la vérité dans l'espoir de vivre plus heureux...

22 h : insurrection

Le 28 septembre dernier, en marge de la présentation de *Chante avec moi* au Théâtre français du CNA, des membres de la « cellule invisible » ont manifesté devant le parlement affublés de masques à l'effigie de Stephen Harper. Le passage à l'action se poursuivra avec la première réunion publique de cette entité dont le but est de « passer à l'action artistique » dans l'espace public de manière spontanée. Et pas seulement pour défendre les artistes.

Minuit à 6 h : la première fois

Titiller avec un clin d'œil coquin, tout le monde le fait et Aux Écuries aussi. Le théâtre perdra sa « virginité » avec la présentation de trois cabarets d'une heure sur le thème de la première fois auxquels participeront Sophie Cadieux, Fabien Cloutier, Stéphane Crête, Olivier Morin, Monia Chokri et plusieurs autres. Pour aller jusqu'au bout de cette nuit-là, il y aura aussi, entre autres, de la musique des DJ.

9 h : Christian Bégin aux fourneaux

Comédien, auteur, animateur, gourmand et président du conseil d'administration des Écuries, Christian Bégin sera aux commandes d'un petit déjeuner de lendemain de veille : lecture de nouvelles érotiques et « possiblement » un verre de vino...

14 h : jardin pas secret

Après avoir passé des mois à rencontrer le voisinage du théâtre, l'artiste Cathy Gordon va dévoiler l'installation faite avec les plantes des gens du quartier Villeray, qui se chargeront de les arroser.

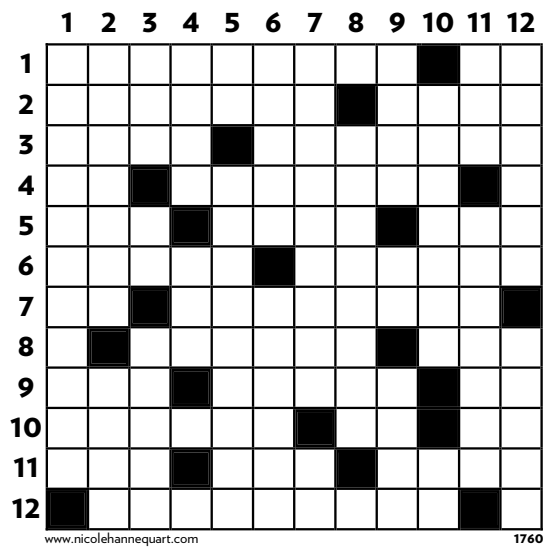
— Alexandre Vigneault

MAISON SAINT-GABRIEL
Musée et site historique



LA SEMAINE DES QUÊTEUX
Contes, musique et enchantement
du 16 au 23 OCTOBRE
Réservez votre place pour la
GRANDE VEILLÉE DES QUÊTEUX
le mardi 18 octobre à 19 h 30
Renseignements : 514 935-8136
www.maisonsaint-gabriel.qc.ca

MOTS CROISÉS DES ARTS



HORIZONTALEMENT

1 Il signe la mise en scène de *L'école des femmes*, présentée au TNM jusqu'au 29 octobre – Interjection.
2 Rôle de Gabriel Sabourin dans *La galère* – Personnage d'*Othello*.
3 Il se prénomme Paolo – Nymphes des montagnes.
4 Infinitif – Film d'Ettore Scola sorti en 1987 (*La ...*).
5 Touché – Sot – Desservi.
6 En face de Québec – Inconnu.
7 Initiales de l'interprète de Manon dans *La promesse* – Se détache par lamelles épidermiques.
8 Repris après interruption – Et le reste.
9 Interjection – Ta famille (les ...) – Initiales de l'auteur de *Cyrano de Bergerac*.
10 Calquer – Possessif – Ricané.
11 Dialecte chinois – Propre – Qui n'ont pas été acquittées.
12 Qui nient ce qu'elles savent être vrai.

VERTICALEMENT

1 Il joue dans *La maison de rêve*, de Jim Sheridan.
2 Colossales – Comme Ismaïl.
3 Devant le nom d'une femme canonisée – Rayons – Documentaire de Pascal Sanchez, ayant pour sujet la mort des abeilles (*La ... malade*).
4 Sport – Poisson élevé dans les étangs.
5 Bradype – Disparaissent.
6 Homme petit et contrefait – Film de Bertrand Blier (*Tenue de ...*).
7 Se dit d'une zone marine située au-dessus du plateau continental – Se dit entre intimes.
8 Coupent les branches nuisibles d'un arbre.
9 Il correspond à la croûte continentale des théories modernes – Exclamation enfantine – Auteur de *Justine ou les malheurs de la vertu*.
10 Tumeur bénigne – Traditions.
11 Période de l'évolution du monde – Canal.
12 La patène est destinée à la recevoir – Roman de Kathy Reichs.

SOLUTION de la semaine dernière



CÉLÉBRITÉS...



50e ANNIVERSAIRE de MARIAGE

Félicitations à Lise Portelance et Emile Delage
pour 50 années d'amour et de complicité.
Votre énergie et passion où chaque jour est une nouvelle aventure nous inspirent tous.
De votre famille



LUCILLE ET RAYMOND SAVARD
8 octobre 1951

Votre amour de la vie et votre courage face à celle-ci font de vous des personnes inspirantes !
Heureux 60ième anniversaire de mariage.
Céline et Gaétan, **Lise**, Julie et Samuel, Martine, **André** et France, Andréane

Vous avez un événement à célébrer ?
Soulignez-le ! tous les samedis dans LA PRESSE
Pour informations et tarifs
514 987-VENDU (8363)
1 866 987-VENDU (8363)
celebrites@lapresse.ca

ENTRACTE

entracte@lapresse.ca

ÉMILIE BILODEAU

SÉPARÉS À LA NAISSANCE

La ressemblance entre le chanteur et militant Luck Mervil et le joueur de tennis Jo-Wilfried Tsonga est frappante. Ils ont le même visage carré, le même sourire éclatant et la même coupe de cheveux. Les deux hommes se ressemblent jusqu'au moindre détail ! Et la similitude ne se limite pas à l'apparence physique. L'un et l'autre ont participé à des événements pour amasser des fonds pour venir en aide aux sinistrés du séisme en Haïti. Merci à Daniel Do pour la suggestion.



Luck Mervil



Jo-Wilfried Tsonga

ILS, ELLES ONT DIT

« Les fifs italiens se marient pour "fronter". Tout le monde sait ça. »

— Richard Racine dans *Mirador*

« Après avoir animé "Le cimetière des CD", il est tout à fait dans l'ordre des choses de retourner à MusiquePlus. On a tous l'instinct de vouloir mourir là où on est né. »

— La carte remise par Dany Turcotte à Claude Rajotte à *Tout le monde en parle*.



« Je me sens comme une petite fille de 8 ans qui a son premier chum. »

— Kristelle à la suite d'une nuit passée avec Dave à *Occupation double*.

« Se donner un accent français, ce n'est pas un talent, c'est une malédiction. »

— Jean-François Mercier à *Un gars le soir*.

Jean-François Mercier

PHOTO ANDRE PICHETTE, LA PRESSE

EN HAUSSE... EN BAISSE

LES INVINCIBLES

Après avoir animé le petit écran des Français avec leurs déboires amoureux, Carlos, P-A, Rémi et Steve pourraient bien traverser la frontière, cette fois-ci, vers les États-Unis. FOX a conclu une entente avec le géant Sony pour produire la série humoristique avec neuf fois plus de budget que le concept québécois. Petit changement dans l'adaptation : les épisodes dureront 30 minutes et un des quatre personnages subira un changement de sexe.



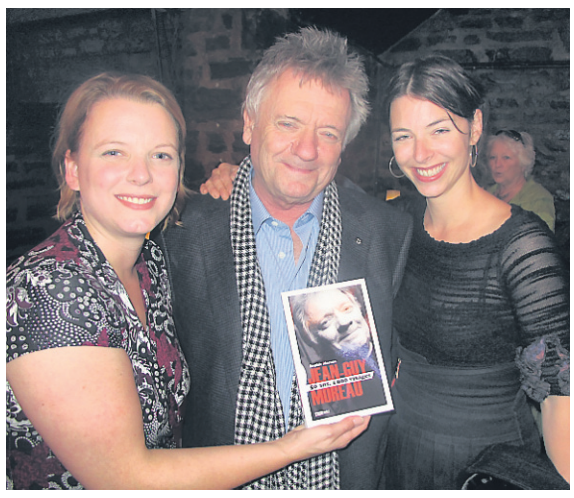
PHOTO FOURNIE PAR RADIO-CANADA

BOB DYLAN

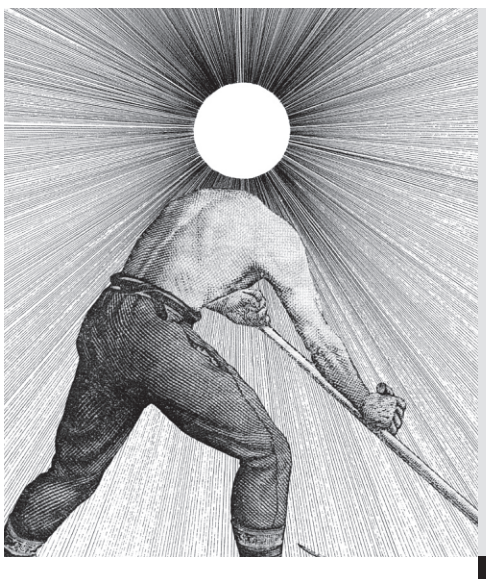
Une exposition de Bob Dylan soulève la controverse à New York. Des toiles du chanteur et peintre Bob Dylan ressemblent étrangement à des photos déjà existantes. Des fans et le *New York Times* ont remarqué que 3 des 18 œuvres imitent des photos connues. Pourtant, Dylan affirme que son exposition est une « réflexion visuelle de ses voyages au Japon, en Chine, au Viêtnam et en Corée ». Coïncidence ou pas ? La vérité reste à découvrir.



LA PHOTO D'HERBY



L'image d'un père heureux, comblé et surtout ému : Jean-Guy Moreau entouré de ses filles. C'était mercredi soir à l'Auberge Saint-Gabriel dans le Vieux-Montréal alors que l'auteur Sophie Moreau (à gauche) nous présentait fièrement la biographie de son père : *Jean-Guy Moreau, 50 ans, 1000 visages*. Qui de mieux que l'auteur pour raconter l'histoire d'un de nos plus grands humoristes québécois : ses débuts sur scène dans les boîtes à chansons, ses imitations légendaires, ses difficultés à concilier son rôle de père et sa carrière, ses ennuis de santé. Ponctué de témoignages de proches, tels Robert Charlebois et Pierre Verville, ce livre est pour Jean-Guy et ses fans un magnifique cadeau. Son autre fille Véronique (à droite) travaille actuellement sur un documentaire qui sera consacré à son père et diffusé sur Radio-Canada.



7 OCTOBRE / 3 JANVIER

LA TRIENNALE QUÉBÉCOISE 2011

PRÉSENTÉE PAR :

Collection Loto-Québec · Hydro Québec

Place des Arts · LA PRESSE

le travail qui nous attend

-
50 ARTISTES
CONTEMPORAINS D'ICI
RÉUNIS AUTOUR D'UNE EXPOSITION
ANIMÉE DE PERFORMANCES ET
D'INTERVENTIONS MULTIMÉDIAS
-
DE JOUR COMME DE NUIT !
-
185, RUE SAINTE-CATHERINE OUEST
MONTRÉAL (QUÉBEC)
MÉTRO PLACE-DES-ARTS
WWW.MACM.ORG

(ŒUVRE : MATHIEU BEAUSÉJOUR, *ICARUS : ACÉPHALE*, 2010)

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

Québec

au mac

NOUVELLE SALLE DE CONCERT BOURGIE
Musée des beaux-arts de Montréal
Huit concerts inauguraux
11 au 21 octobre 2011



Photo : Paul Boisvert

MARDI 11 OCTOBRE \ 19 h 30
Camerata Orford
Jean-François Rivest, chef
L'Âme russe

JEUDI 13 OCTOBRE \ 18 h
Les 5 à 7 en musique
Musiciens de l'Orchestre Métropolitain
Haydn, Mozart, Beethoven

SAMEDI 15 OCTOBRE \ 17 h 30
Frédéric Champion, orgue
J. S. Bach, Vivaldi

DIMANCHE 16 OCTOBRE
13 h en français \ 15 h en anglais
Les Dimanches-familles en musique
La Diva Malbouffa : Natalie Choquette

MARDI 18 OCTOBRE \ 19 h 30
Anton Kuerti, piano COMPLET
Récital tout Beethoven

MERCREDI 19 OCTOBRE \ 19 h 30
Les Violons du Roy
Une trompette royale

JEUDI 20 OCTOBRE \ 18 h
Les 5 à 7 en musique
Ensemble de gamelan Giri Kedaton
Musiques et danses de Bali

VENDREDI 21 OCTOBRE \ 19 h 30
Les Idées heureuses
Voyages en Nouvelle-France

Saison 2011-2012
Billets en vente maintenant : sallebourgie.ca – 514 285-2000, option 4
Salle Bourgie : 1339, rue Sherbrooke Ouest

MUSÉE DES BEAUX-ARTS MONTRÉAL · FONDATION ARTE MUSICA · Fier partenaire TD · LA PRESSE



L'idée du BIXI m'est venue du boomerang...

ENTRÉE LIBRE
500, rue Sherbrooke Ouest
Métro McGill / 514 499-5087
lotoquebec.com/espacecreation

En collaboration avec LA PRESSE

Espace Création Loto-Québec

Exposition
Michel Dallaire,
le plaisir
de l'objet

40 ans de design industriel par un de ses principaux créateurs
Du 28 septembre au 11 décembre 2011

ARTS ET SPECTACLES

CHOIX HEBDOS



LA LISTE PLUS ULTRA

MARC CASSIVI



iPAD

ZITE

Un magazine sur mesure, avec des thèmes que j'ai choisis : télé, cinéma, musique, actualité internationale, course à pied, etc. Et des textes colligés quotidiennement, parmi les meilleures sources d'information.



LIVRE

DÉRAILLEMENTS DE ROBERT LÉVESQUE

Une trentaine de textes, autour d'autant d'écrivains qui ont marqué la littérature (Rimbaud, Proust, Balzac, Nelligan…) et de trains. L'œuvre fascinante d'un journaliste et auteur parmi les plus doués du Québec.



iPAD

SHAKE IT OUT DE FLORENCE AND THE MACHINE

La voix puissante, aux inflexions lézardées, de Florence Welsh, domine cet hymne pop orchestral irrésistible. Le premier extrait, extrêmement prometteur, de son nouvel album, *Ceremonials*.



CINÉMA

CAFÉ DE FLORE DE JEAN-MARC VALLÉE

Un film ambitieux et émouvant, complexe et imparfait, impressionniste et atmosphérique, rythmé de bout en bout par la musique. Le beau risque d'un cinéaste qui a raison d'en prendre.



TÉLÉVISION

LES FILMS À TFO

La plupart des soirs, à 21 h, la télévision franco-ontarienne (TFO) propose une sélection de films parmi les plus intéressants du répertoire mondial, de cinéastes tels Bergman, Truffaut, Godard, Téchiné ou Wong Kar-waï. Sans interruption publicitaire. Un luxe.

SUR LE DIVAN AVEC
EDDY KING



STÉPHANIE VALLET

Vous ne le connaissez peut-être pas encore, mais plus de 100 000 spectateurs l'ont déjà vu sur scène en première partie du spectacle de Rachid Badouri, *Arrête ton cinéma*. Eddy King entre dans la cour des grands et présente à partir de lundi son tout premier one man show sur les planches du Théâtre St-Denis.

Un spectacle mis en scène par Christian Viau (également script-éditeur), dans lequel il a choisi de raconter son parcours, entre Paris, Kinshasa et Montréal. « Le show apprend aux gens à me connaître. Je suis né en France et j'ai grandi en banlieue parisienne, dans une cité qui s'appelle Goussainville. Quand ma mère a quitté le Congo pour s'installer en France, elle était enseignante en psychologie à l'université, mais à son arrivée, on ne reconnaissait aucun de ses diplômes », explique-t-il. Eddy King parle aussi de son premier voyage dans son pays d'origine et en profite au passage pour faire un peu de géopolitique… à sa manière! Arrivé au Québec à l'adolescence en plein cœur du référendum de 1995, l'humoriste y va de son regard extérieur sur les enjeux de l'époque.

« Je parle politique et exprime ma vision des choses. J'étais aussi obligé de donner mes impressions par rapport aux clichés qui te collent à la peau, même si tu veux t'en débarrasser. Je suis moitié québécois, moitié français, moitié congolais! Je suis un homme et demi! »

Celui qui ne craint pas les stéréotypes s'amuse à déboulonner les tabous et s'attaque sans langue de bois au profilage racial.

« C'est surprenant ce que les gens peuvent dire. Une dame, un jour, m'a engagée pour son party de Noël. J'arrive à son bureau et elle me dit : "J'adore ce que vous faites, c'est très coloré. Le thème de notre party est la glace au chocolat. Alors, vous comprenez pourquoi on a fait appel à vous!" Elle a sorti un gros carton en m'expliquant que j'allais sortir d'une boîte de chocolat! Le pire, c'est que je l'ai fait! L'embrayage de ma voiture était brisé. Tout ça, c'est du matériel gratuit! », explique-t-il. Si son groupe de rap, Dögone Tribe, a été son premier mode d'expression à son arrivée au Québec, Eddy réalise quelques années plus tard que c'est en humour qu'il veut faire carrière. « J'avais besoin de m'exprimer différemment, le rap ne répondait plus à mes attentes. Il fallait que je me réinvente et j'ai voulu le faire d'une autre manière artistique avec l'humour », précise-t-il. Dès sa sortie de l'École nationale de l'humour, tout va très vite et dans les deux langues officielles. Eddy King rêve d'ailleurs de prendre d'assaut les scènes américaines. Mais en attendant, on le retrouvera avec son premier spectacle pour une tournée de 50 dates au Québec.



PHOTO HUGO-SÉBASTIEN AUBERT, LA PRESSE

Q | R

Si tu étais une chanson?

Fall In Love de Slum Village. Chaque fois que je l'entends, il y a une émotion qui me prend. On dirait que le refrain me rappelle à l'ordre. Ça donne : « Don't set to fall in love with the things you do », ce qui veut dire que parfois, il faut prendre le temps de ne pas être trop à fond dans son travail.

Si tu étais un vice?

Workaholic. Ça serait le meilleur que je pourrais être, je crois!

Si tu étais une personnalité qui a marqué l'histoire?

Patrick Lumumba. C'est celui qui nous a donné l'indépendance au Congo.

Si tu étais un plaisir coupable?

Du sucre, des bonbons! C'est mon péché mignon.

Si tu étais une guerre?

Je serais la guerre froide, une guerre sans prendre les armes. T'as un téléphone rouge et tu as peur qu'il sonne et tu ne sais pas si c'est les Russes qui vont nous faire exploser ou si c'est Batman qui appelle!

Qui serait l'invité d'honneur au souper de tes rêves?

J'irais bien à un souper avec Jill Scott. C'est une chanteuse que j'adore.

Quel est était ton premier livre et ton premier disque?

Le petit Nicolas. Et le premier disque que j'ai acheté, c'était l'un des premiers de Snoop Dogg. Je devais avoir 11 ans et ce n'était pas un très bon exemple!

La chose la plus folle que quelqu'un ait faite pour toi?

Une fois, une fan sur Facebook m'a écrit un message de deux pages pour m'expliquer à quel point elle n'était pas une groupie. J'ai trouvé ça assez marrant!

Quelle est ta citation favorite?

« Que dieu me garde de mes amis. Mes ennemis, je m'en charge. » Elle m'a toujours marqué, cette phrase-là.

Si tu ne pouvais plus pratiquer ton art, quel métier ferais-tu?

Je serais dans une cage et je me battrais dans le UFC.

Ce que tu détestes par-dessus tout?

L'hypocrisie et l'injustice, ça me fait vomir.

Quel est ton rêve le plus fou?

Être le prochain Chris Rock ou Eddie Murphy, mais est-ce si fou que ça? Remarque, rien n'est impossible. J'aurais pu dire marcher sur Mars, mais ce n'est pas si impossible que ça non plus. Guy Laliberté est bien allé dans l'espace.

CYBERPRESSE.CA

Voyez Eddy King sur le divan en vidéo sur **cyberpresse.ca/arts**